

BIBLIOTHÈQUE

LITTÉRAIRE.

LES

MYSTÈRES DE LONDRES.

par Sir F. Rolopp.

2^e édition.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

BAUMANN & C^o.



N^o. 1165>

LES MYSTÈRES

DE LONDRES.

LES MYSTÈRES
DE LONDRES

PAR

SIR FRANCIS TROLOPP.

—
TOME XIII.

—
Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET C^O.

—
1844

XVIII

QUINZE ANS.

La soirée s'avancait. Il y avait plus de trois heures que Mac-Farlane et Fergus étaient ensemble. Fergus avait perdu les enthousiastes élan qui exaltaient son courage chaque fois que son esprit, franchissant les années d'épreuves ténébreuses et d'infâmes préliminaires qui le séparaient du but, arrivait, par la pensée, aux heures de la lutte réelle, et se voyait, puissance contre puissance, lui d'un côté, l'Angleterre de l'autre. Il était pris de ce dégoût amer et profond

dont la pénétrante atteinte effleurait sa volonté sans pouvoir l'amollir, lorsqu'il se retrouvait face à face avec la honte des moyens à employer.

Et ici l'amertume de son dégoût était doublée, parce qu'il voyait là, près de lui, Angus, son ami, son frère, jeté brusquement hors de la voie commune, et livré aux chances d'une vie de dangers et de crimes.

Car Fergus ne se dissimulait rien. Il donnait aux choses leur nom véritable, et ne cherchait point dans des faux-fuyants de conscience un simulacre d'absolution. Il était franc avec soi-même, et choisissait un refuge plus volontiers dans sa fierté que dans d'hypocrites accommodements.

Sa fierté lui montrait le but pour excuse, le but et la force disproportionnée de l'ennemi qui en défendait l'approche.

Mais Angus, pourquoi faire peser sur Angus une part du fardeau fatal?...

O'Breane se disait cela; mais il est dans la nature de l'homme que domine impérieusement une idée de tenir outre mesure au néophyte conquis à sa religion. Et puis Angus avait, lui aussi, sa volonté qui, pour être suggérée, n'en

gardait pas moins sa force; il s'était prononcé; sa superbe d'Écossais eût préféré mille fois la mort à la honte d'un dédit.

De telle sorte que, ni pour l'un ni pour l'autre, il n'y avait plus à rebrousser chemin.

Pour sentir son enthousiasme refroidi, Fergus, habitué d'ailleurs, durant ses cinq années de travaux solitaires, à de bien autres fluctuations, ne perdait rien de son obstinée persistance. Sa volonté dominait en lui toujours, inébranlable et forte, soit que l'ardeur de ses conceptions l'emportât au delà des bornes de la réalité présente, soit qu'il retombât, froissé, mais non vaincu, de toute la hauteur de ses espoirs.

Il fit effort sur lui-même et continua de dérouler devant Mac-Farlane ce que celui-ci devait indispensablement savoir de son plan d'action. Il fut convenu entre eux que les serviteurs même de Fergus ignoreraient le degré de confiance où il avait admis Mac-Farlane.

Il était environ minuit lorsqu'ils se séparèrent. Angus se retira dans l'intérieur de la ferme, laissant O'Breane dans la salle commune où un lit avait été dressé.

Mac-Farlane avait un poids sur le cœur. Dès qu'il fut hors de la présence de Fergus, son cer-

veau, faible et déjà sujet à ces sombres folies que les Écossais nomment la « seconde vue » et qui passent pour des avertissements prophétiques, s'emplit tout à coup de funèbres visions. L'empire exercé sur lui par Fergus présent subit une sorte de réaction mystérieuse. Il vit l'avenir en noir, et O'Breane dominer, comme un mauvais génie, cet horizon de malheurs.

Sa vie était avant ce jour triste et emplie par une pensée de vengeance, mais la vengeance est chose sainte pour le campagnard écossais, et toute chose sainte, qu'elle le soit en réalité ou par erreur, porte en elle encouragement et soutien. Maintenant, on le lançait brusquement sur une pente nouvelle, inconnue. On lui montrait çà et là, sur la route à suivre, le mensonge, le crime, la honte, on lui disait : « Va ! »

Et la bouche qui prononçait ce mot fatal avait des accents devant qui tombaient toutes résistances. C'était une bouche aimée et à la fois souveraine, d'où découlaient des paroles qui avaient le charme de la prière et la puissance du commandement.

Mais une fois hors du rayon où s'exerçait le prestige, Angus se révolta et s'irrita. Toutes ces vastes combinaisons dont les mille replis s'étaient

montrés un instant à lui, éclairés par la lucide éloquence d'O'Breane, lui échappèrent de nouveau et plus complètement. Il ne vit plus rien que ténèbres, et son esprit superstitieux s'effraya et se cabra.

Et pourtant, il n'avait point la pensée de revenir en arrière. Semblable à ces enfants dont la fougue obstinée se roidit, soutenue par l'orgueil, contre l'évidence de la raison, il donnait cours à sa vaine colère, et c'était tout. Il se fût indigné contre quiconque lui eût offert de rompre le pacte conclu, contre Fergus lui-même.

Angus était un de ces hommes faibles en qui le vulgaire voit à coup sûr des hommes forts. Son énergie indisciplinée n'avait point d'assise ; sa volonté vacillait ; son courage était celui du sanglier forcé dans sa bauge. Mais son état ordinaire, qui était une sorte de fièvre sourde et sombre, avait toutes les apparences de ce feu mystérieux qui consume certaines âmes, trop à l'étroit dans le corps qui les recèle.

C'était un cœur loyal et généreux. Il y avait au fond de sa nature une gaieté rustique que le malheur comprimait de son poids écrasant, mais il y avait aussi un vague amour du lugubre et du merveilleux, mal endémique des campagnes

d'Écosse et qu'ignorent les obèses fermiers de l'Angleterre ; mal étrange qui dans l'ordre intellectuel produit également les chansons larmoyantes du sépulcral Young , les rêveries quasi sublimes d'Ossian et les pages ravissantes où sir Walter Scott projette ses inimitables fantasmagories , et qui dans l'ordre moral enfante d'épileptiques enthousiastes, des fous à foison et des sorciers de village.

Pourquoi Fergus avait-il choisi un tel homme, entre tous, pour être son confident unique et privilégié ?

La sympathie... Il faut que le lecteur nous pardonne de n'avoir point à lui donner de meilleure raison. Nous avons fouillé, pour répondre à cette question, toute métaphysique, Locke et Bacon, Stewart, Hume et Berkeley, Kant et Leibnitz ; nous avons même ouvert avec précaution les in-octavo éclectiques de M. Cousin. Peine inutile. Locke et Bacon, Stewart et Hume, Leibnitz et Kant n'ont pas écrit une seule ligne sur cet intéressant sujet. Quant au professeur français...

Mais notre qualité d'Anglais nous oblige à une excessive réserve. Nous devons éviter tout ce qui pourrait ressembler à de la prévention nationale,

bien qu'une revue de Paris à qui son grand âge, ses infirmités et l'opération douloureuse qu'elle vient de subir, donnent un caractère hargneux, bien excusable dans sa position, nous ait fait l'honneur, dit-on, d'élever sa voix chevrotante pour anathématiser notre ouvrage.

La sympathie, disions-nous. Fergus aimait Mac-Farlane.

Celui-ci, en sortant de la chambre commune, prit le chemin de son appartement ; mais, avant de s'y retirer, il entra, suivant son habitude, dans la chambrette où reposaient ses filles. Amy Mac-Farlane y était encore. Elle s'était endormie, la tête appuyée sur le rebord du berceau, et le bruit pénible à entendre de sa respiration oppressée couvrait le souffle égal et tranquille des deux enfants qui sommeillaient joue contre joue, confondant, au creux de l'oreiller, les blonds anneaux de leurs chevelures et leurs sourires jumeaux.

Angus toucha d'un même baiser les deux petites bouches unies ; puis il étendit le bras pour éveiller Amy. Mais son regard tomba sur le visage de la jeune femme, éclairé vivement par la lampe posée auprès d'elle. Amy dormait un sommeil de fièvre. Un point ardent tachait

la pâleur de sa joue, et la sueur de ses tempes affaissait les mèches amollies de ses cheveux.

Ce n'est pas en Écosse qu'on peut ignorer le fatal enseignement de ces symptômes.

Le bras d'Angus resta suspendu. Un frisson poignant lui traversa le cœur. Bien des fois, peut-être, il avait observé la figure de sa femme durant son sommeil; bien des fois il avait entendu son souffle haletant, vu la nuance menaçante de ses pommettes et la froide sueur de ses tempes. Il avait éprouvé sans doute alors un mouvement de crainte et de tristesse. Cette nuit, ce fut de l'épouvante et du désespoir.

Il reporta son regard désolé sur les petites filles endormies, et un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine.

Puis il sentit en soi quelque chose d'étrange et qu'il prit pour de la folie. Ce fut un élan de haine furieuse contre Fergus O'Breane.

« Je ne pouvais pas me donner! murmura-t-il; je ne m'appartiens pas... Amy me dira en mourant... car je vais rester seul... Amy, ma pauvre femme, me dira: « Je te les confie; elles n'ont que toi: tu seras leur père et leur mère... » Et que lui répondrai-je, moi? Car on ne ment pas à ceux qui vont mourir! »

Il pressa son front entre ses mains, puis il fit un pas pour s'élaner vers la salle où il avait laissé Fergus. Mais il ne fit qu'un pas.

« Mon frère m'a dit le danger, reprit-il: mon frère ne m'a rien caché. C'est de mon plein gré que je suis à lui... Amy ne mourra pas... J'ai le temps... Un homme ne reprend pas sa parole. »

Fergus, pendant cela, resté seul dans la salle d'entrée, s'était donné à ses réflexions habituelles. La fatigue du voyage appela le sommeil, qui le surprit au milieu de sa méditation.

Les heures passèrent. Son repos fut si profond qu'il ne céda point au bruit que fit la porte extérieure, fermée seulement au loquet, suivant les vieux us écossais, en tournant sur ses gros gonds rouillés.

Un homme entra. La nuit touchait à sa fin. Le nouvel arrivant, qui grelottait de froid, commença par vider d'un seul trait le reste du flacon de vin de France entamé par Angus. Cela fait, il ralluma le feu éteint et s'établit sous le manteau de la cheminée.

Lorsque Fergus s'éveilla, le jour était déjà clair. Il se trouva en face d'un grand feu auprès duquel Randal Grahame fumait paisiblement

un cigare rapporté de Cuba en directe ligne.

« M. Mac-Nab vous a-t-il donc refusé l'hospitalité ? demanda Fergus étonné.

— M. Mac-Nab est un avocat prudent, répondit Grahame ; je le crois capable de refuser tout ce qu'il n'est pas contraint d'accorder. Mais il ne m'a rien refusé, O'Breane, parce que je ne lui ai rien demandé.

— Je pensais que vous comptiez...

— Oui, oui... dire une prière dans la chambre du vieux Grahame qui est mort »

Randal ôta son bonnet.

« C'est une chose faite et c'était une chose due... Mais du diable si j'avais besoin pour cela de la permission de Mac-Nab ou de personne ! je sais d'autres chemins pour entrer dans la maison de mon père que la porte ou la fenêtre, O'Breane... J'ai bonne mémoire... j'avais passé dix ans dans la montagne avant de passer devant les assises de Glasgow, ce qui fait quinze années depuis que j'ai quitté la maison et ses alentours ; mais j'ai retrouvé ma route comme si je l'avais faite hier.

— Tant mieux, dit Fergus. Vous retrouverez également ce souterrain.

— Également, c'est le mot, interrompit Randal ; j'ai fait d'une pierre deux coups, O'Breane,

et au lieu de prendre ma route à travers champs, je l'ai abrégée en passant par le souterrain de Sainte-Marie.

— Et qu'y avez-vous vu ? demanda vivement Fergus.

— Ah ! ah ! commandant ! s'écria Randal ; c'est comme un fait exprès. Il semblerait que le diable nous prépare les voies... Tout y est ; de belles salles voûtées pour nos ouvriers, un dortoir à cinquante pieds sous terre ; et jusqu'à un courant d'eau, le torrent de Blackflood, pour tourner la roue d'un moulin à papier !... Sur ma foi ! nos bank-notes sont à demi fabriquées, et je voudrais parier que nous ferions l'Écosse entière, et l'Angleterre, et l'Irlande, avant de trouver un endroit pareil !

— Et les issues ? dit Fergus.

— Ceci est une autre affaire, répondit Randal en secouant la tête ; mais j'aurai plus tôt fait de vous raconter mon voyage... En vous quittant, je suis entré dans la cabane d'un vieux camarade de mon père, Evan de Leed, dont le fils Duncan était valet de Mac-Farlane, au temps où Mac-Farlane avait des valets... car il paraît qu'Angus est pauvre comme Job à cette heure... Duncan m'a donné un verre d'ale sans me reconnaître ;

moi je lui ai emprunté, sans l'en prévenir, une lanterne et un briquet. Le parc de Crewe a des murs en ruine; le château ne vaut guère mieux que les murs du parc : on y entre comme chez soi. Je suis arrivé dans le grand salon avant d'avoir trouvé une porte fermée... C'est un château à refaire. Quelque dix à quinze mille livres sterling... un détail. Dans le salon, je n'ai pas eu de peine à reconnaître le bouton de la porte masquée qui donne sur l'escalier des souterrains, mais j'ai eu de la peine à le faire jouer. Tudieu ! j'ai lieu de croire que depuis quinze ans personne n'a pris ce chemin pour se rendre à notre maison... Le bouton a cédé pourtant, j'ai allumé ma lanterne et je suis descendu... Quant aux galeries souterraines, je vous ai tout dit. Elles sont de taille à loger une armée, et nous pourrions y fabriquer jusqu'au papier de nos bank-notes... Mais il y fait froid, O'Breane, s'interrompt Randal en approchant son siège du foyer par un mouvement involontaire; je suis revenu ici perclus... Dans le souterrain, je me suis orienté à l'aide de mes souvenirs, ravivés par le bruit lointain du torrent de Blackblood, et j'ai mis enfin le pied sur la première marche de l'escalier qui conduit à la maison de Randal.

« De ce côté notre secret n'est pas si bien gardé, O'Breane.

« J'ai trouvé le pan de muraille qui masque l'entrée en dehors, et je n'ai point eu la peine de le faire virer sur son axe massif.

« J'ai poussé une porte. J'étais dans la chambre où je voulais dire une prière pour le repos éternel du vieux Grahame.

« Mais cette chambre était habitée. Mac-Nab y dormait dans le propre lit de mon père. Dans une petite couchette, un enfant sommeillait. Un bel enfant, sur ma foi ! frais comme une rose et l'air hardi... Mais on en fera un avocat, un médecin, un procureur : les honnêtes gens font des métiers pitoyables !... ceci nous importe peu.

« Ce qui est plus important, c'est que, suivant toutes probabilités, Mac-Nab connaît le souterrain.

— Ne peut-on l'éloigner ? dit Fergus.

— J'ai pensé à autre chose... J'avais sur moi mon couteau... Mais j'avais vu tant de fois mon vieux père endormi sur ce lit... Et puis j'étais venu pour faire une prière. Je me suis mis à genoux. Au demeurant, Mac-Nab n'a pas pour habitude, je pense, de se promener dans les souterrains, et, s'il lui prend envie de nous espionner,

il y a le trou de Blackflood qui, tout en faisant tourner notre moulin, pourra nous débarrasser sans bruit d'un témoin trop curieux.

— Cherchez un autre moyen, Grahame, répliqua Fergus : Mac-Nab est le frère d'un homme que j'aime.

— Nous chercherons... Reste le château... D'un jour à l'autre, quelque lord, amateur des histoires de l'auteur de *Waverley*, s'engouera de sa situation pittoresque et l'achètera... c'est inmanquable... D'un autre côté, je ne puis devenir propriétaire dans ce pays où le hasard pourrait me faire reconnaître. Il faudrait trouver un homme...

— Cet homme est trouvé, répondit O'Breane.

— Ah!... fit Randal en souriant; il paraît que vous aussi vous avez travaillé cette nuit?...)

Un mois après cet entretien, Angus Mac-Farlane achetait, au grand étonnement de toute la contrée, le château de Crewe et ses dépendances.

Cet achat n'épuisa point ses finances, paraît-il, car il fit à l'antique manoir des réparations considérables et y transporta le domicile de sa famille, laissant la ferme de Leed à Duncan, son ancien serviteur.

D'où lui venait cette subite opulence? En tout cas, elle n'avait point amené le bonheur avec elle. Angus, que les paysans du voisinage s'habituaient à appeler « le laird », devenait de plus en plus sombre et taciturne. Il s'éloigna de son frère Mac-Nab.

Le lecteur sait maintenant, sans que nous ayons besoin d'entrer dans des explications nouvelles, ce qu'étaient ces faux moines rassemblés pour une orgie dans les souterrains de Sainte-Marie-de-Crewe, cette nuit où la malheureuse Harriet Perceval fut enlevée; il sait également d'où venait au caissier de la maison carrée, au coin de Cornhill, dans Finch-Lane, cette profusion de billets de banque qui poussa Tom Turnbull et ses compagnons à donner l'assaut au bureau du paisible M. Smith.

Les souterrains de Sainte-Marie devinrent en effet une fabrique de fausses bank-notes et en même temps un lieu de réunion et d'asile pour les membres les plus considérables de la *Famille*, que les circonstances forçaient à s'exiler de Londres. Ce fut comme le *purgatoire* des lords de la Nuit.

Les choses néanmoins n'allèrent point ainsi tout de suite. Il fallut plusieurs années pour en

arriver là, et Randal seul, durant cet intervalle, eut, en son propre nom, des relations avec *la Famille* de Londres. Fergus voulait, non pas se présenter, mais s'imposer à cette mystérieuse puissance. C'était en grand seigneur qu'il voulait aborder les négociations, et son humble nom d'O'Breane lui semblait un obstacle à la réalisation de ses projets de dictature, parce qu'il y avait dans l'association des hommes haut placés suivant le monde, des magistrats, des officiers de l'armée britannique et jusqu'à des lords.

Ce fut donc seulement lorsqu'il eut conquis, comme nous allons le voir, un nom noble et un titre sonore, qu'il entra en communication directe avec *la Famille*.

Parmi les lords de la Nuit, le jeune docteur Moore, qui commençait à bâtir sa réputation de grand médecin, en même temps qu'il entraît plus avant dans les ténébreuses machinations de *la Famille*, aurait seul pu le reconnaître. Mais il avait vu Fergus malade et couvert de l'uniforme des déportés à bord du ponton *le Cumberland*, et ses souvenirs à ce sujet ne pouvaient être bien précis.

Il ne le reconnut point. Ce nom d'O'Breane passa pour un sobriquet. Fergus prit rapidement

une telle influence sur les principaux membres de l'association qu'on le choisit pour chef suprême.

Dès ce temps-là, Angus Mac-Farlane était juge de paix du comté, de sorte que les souterrains de Sainte-Marie se trouvaient être bien gardés.

Pendant les années qui suivirent le retour de Fergus en Europe, il mena une vie double. Tantôt l'un de ses navires le transportait à quelque cour étrangère, où il suivait patiemment le fil de ses négociations et tissait un coin de la trame où devait se prendre l'Angleterre; tantôt il reparaissait tout à coup en Écosse où la terreur publique lui attribuait, sous le nom de Fergus le Rouge, des exploits de brigandage extraordinaires. La terreur publique se trompait. Fergus avait à faire autre chose que de se battre sur les grands chemins. On lui mettait sur la conscience les hauts faits de ses lieutenants, et Randal Grabame, l'ancien bandit, ne contribua pas peu à grossir la renommée d'O'Breane.

Le premier voyage de Fergus le conduisit au Brésil. C'était vers l'année 1820, et Sa Majesté l'empereur était sur le point de partir pour le Portugal. Fergus s'était ménagé de longue main dans cette cour, sous un nom commercialement respectable, de hautes relations, au premier rang

desquelles était Léopoldine, archiduchesse d'Autriche, impératrice du Brésil. Fergus avait la science infuse des nobles façons, et les marchands anglais frayent avec les princes. L'impératrice le couvrit de son auguste protection, et les langues méchantes de la cour eurent occasion de faire remarquer que Fergus était le plus beau cavalier qu'on eût jamais vu au Brésil.

Ce fut peut-être à cause de cela, mais ce fut aussi à cause des services réels qu'il rendit à Jean IV, que ce prince l'éleva par une rapide succession de faveurs au plus haut rang de la noblesse.

En 1822, un an après la restauration de la maison de Bragançe, Fergus O'Breane, l'orphelin de Saint-Giles, était grand de Portugal de première classe, grand-croix de l'ordre du Christ et marquis de Rio-Santo dans Paraiba.

Fergus était en outre substitué par rescrit royal aux nom et titre d'une noble famille éteinte, les Alarcao, de Coïmbre.

De sorte que, quand nous avons entendu annoncer, dans les fiers salons du West-End, don José-Maria Tellès de Alarcao, marquis de Rio-Santo, ce n'était point là le nom d'un aventurier vulgaire, anobli par la grâce de sa fraude et se

pavanant sous un titre dérobé; c'était un grand seigneur de légitime fabrique, un marquis de par accolade royale, un haut personnage, sur la poitrine duquel brillaient, acquises et méritées, les décorations européennes les plus enviabiles et les moins prodiguées.

En quittant le Portugal, Fergus revint en Écosse. Ce fut à ce voyage qu'eut lieu le meurtre de Mac-Nab.

Mac-Nab avait employé toute son influence d'honnête homme et de beau-frère pour pénétrer le secret d'Angus Mac-Farlane et le détourner d'une voie qu'il soupçonnait d'être périlleuse et déloyale. Angus avait résisté.

Au bout de plusieurs années, et justement pendant le séjour en Écosse du nouveau marquis de Rio-Santo, Mac-Nab découvrit par hasard une partie des mystères du souterrain de Sainte-Marie. Il en avertit Angus. Celui-ci refusa d'agir et se renferma dans le silence, disant seulement à Mac-Nab :

« Prenez garde ! »

Mac-Nab était un homme courageux; il écrivit aux autorités voisines. La nuit suivante, Fergus O'Breane en personne s'introduisit dans la chambre de Mac-Nab, escorté de Bob-Lantern,

qui était l'un des *ouvriers* de Randal. Nous savons par quel chemin ils parvinrent tous deux jusqu'au lit du père de Stephen. Derrière eux, des hommes de la *Famille* étaient venus qui firent pivoter le pan de muraille et assujettirent les forts crampons de fer qui servaient de serrure à cette porte titanesque.

Les souvenirs de Stephen, du reste, étaient assez précis pour que nous n'ayons pas besoin de raconter une seconde fois la scène. Seulement, une prévention bien naturelle le portait à charger les détails du meurtre qui ne fut point un assassinat, mais bien un véritable duel, autant qu'on peut appeler ainsi une lutte où l'un des deux adversaires est mis en demeure de se défendre et n'a point la faculté de refuser le combat.

Or, il y avait, à part la dénonciation récente de Mac-Nab, plus d'une cause de duel entre lui et Fergus. Nous ne prétendons point excuser ce dernier, mais n'était-ce pas Mac-Nab qui avait introduit Godfrey de Lancaster chez Mac-Farlane? N'était-ce pas Mac-Nab qui était la cause première, bien qu'indirecte, de la déportation de Fergus et du malheureux mariage de la pauvre Mary?

Mac-Nab avait tellement la conscience de ces

griefs qu'il se sentit perdu au seul aspect de Fergus O'Breane. Il accepta le combat comme une chance suprême. Les armes étaient en sa faveur. C'était le dirk, au maniement duquel les Écossais sont proverbialement habiles.

Au premier choc il tomba, en effet, comme nous l'a dit Stephen. Mais O'Breane lui donna le temps de se relever. Une seconde fois il fut terrassé et Fergus le remit en garde sans blessures.

Ce ne fut qu'au troisième assaut qu'il reçut le coup mortel.

Ce meurtre et la mort d'Amy Mac-Farlane, qui arriva peu de temps après, aggravèrent l'humeur sombre du laird et le jetèrent dans un état voisin de la démence. Ses superstitieuses idées prirent sur lui un empire absolu. Il se complut dans les lugubres extases de la *seconde vue*, et sentit grandir en soi un désir irraisonné de vengeance contre O'Breane, meurtrier de son frère, contre O'Breane qu'il appelait le bourreau de sa femme.

Car la pauvre Amy avait été bien malheureuse durant les dernières années de sa vie. Sa pénétration de femme avait vite découvert qu'un secret pesait lourdement sur la conscience de son mari; puis elle avait deviné, deviné à peu

près, assez pour trembler et gémir amèrement sur l'avenir réservé à ses deux filles qui croisaient, toujours plus jolies, auprès de son lit de douleur.

Et Angus accusait O'Breane de ces inquiétudes suprêmes de la pauvre mère.

Mais il l'accusait seulement lorsqu'il était seul et trop loin pour subir cet empire absolu que possédait sur lui Fergus. Lorsqu'il le revoyait, sa haine s'enfuyait, honteuse, et il se la reprochait comme une trahison. C'était une lutte étrange et permanente qui se livrait en lui entre un fougueux instinct de vengeance et une tendresse dévouée, mêlée d'admiration et de respect.

Fergus, lui, poursuivait ardemment son œuvre. La Russie, l'Autriche, l'Espagne, la France le virent passer tour à tour, occupé d'une pensée unique qu'il cachait sous le brillant manteau de don Juan. Les femmes l'admiraient comme un dieu, et lui s'endormait si souvent aux pieds des femmes, que nul n'aurait pu croire à l'existence d'une pensée haute, patiente, implacable, derrière ce front couronné de baisers, comme se couronnait de roses, sur le lit incliné des festins, le front parfumé des prêtres de la mollesse antique.

D'autres fois, il passait sur la mer et parcou-

rait les rudes campagnes de l'Irlande. Son cœur se soulevait à la vue des indescriptibles misères de cette malheureuse contrée. Il allait, prêchant la croisade, par lui ou par ses agents. Daniel O'Connell l'écoutait un jour et admirait la hauteur de ses vues, tout en réprouvant, par la nature même de son esprit, patient plutôt que hardi, et passionné pour les luttes légales que rendent possibles les ténèbres de la législation anglaise, tout en réprouvant, disons-nous, la forme factieuse de sa pensée, au fond de laquelle il voyait avec effroi la guerre civile.

Quinze années s'écoulèrent dans ces labeurs divers et de tous les jours.

Au bout de quinze ans, la tranchée était mûre pour l'assaut. Les établissements de l'Inde, travaillés sourdement, chancelaient sur leur base sapée; la Chine mettait à mort les marchands d'opium; les deux Canada se soulevaient à l'envi et répondaient à l'appel de Papineau; le Cap s'effrayait aux menaces des boers hollandais sous les armes; les Antilles souffraient et tournaient leurs regards vers la France; le Sindhy enfin poussait son cri de guerre, auquel devait répondre le cri de mort de douze mille soldats anglais.

Les États-Unis, d'un autre côté, parlaient

haut et présentaient, dans les plis de leur robe républicaine, la paix ou la guerre avec une provoquante indifférence.

D'un autre côté encore, l'Europe, la France exceptée, menaçait, se plaignait, demandait la révision des traités de commerce machiavéliques qui ouvrent tous les marchés du monde, sans compensation, aux produits abondants de l'industrie anglaise.

A l'intérieur enfin, un orage terrible grondait en Irlande; le pays de Galles refusait l'impôt, préludant ainsi à l'étrange guerre que firent plus tard au fisc les *filles de Rebecca*; le charisme, cette plaie terrible, était constitué, et, jusqu'aux portes de Londres, la population inquiète des tisserands de soie de Spitalfields poussait, dans d'innombrables *meetings*, des cris de haine contre la métropole.

Fergus se dirigea vers Londres. L'instant était venu de frapper le colosse au cœur.

Et lorsqu'il entra dans la capitale de l'empire britannique, il n'y eut point assez de fêtes pour le bien recevoir. Il n'eut qu'à se montrer, le brillant lord, pour gagner tous les amours, toutes les admirations, pour devenir l'idole de la gigantesque cité...

Mais le vieil Homère, dans sa divine sagesse, ne nous montre-t-il pas les sujets de Priam prosternés autour du cheval de bois dont les flancs perfides recélaient la ruine d'Iliou ?

LE FANTÔME.

Nous savons désormais quel était M. le marquis de Rio-Santo, ce qu'il avait fait et sur quels moyens il comptait pour lutter, lui tout seul, contre l'Angleterre. Nous sommes par conséquent à même de déterminer ce qui, dans son projet, était fou et ce qui était sage. Sur cette question, nous jugeons parfaitement superflu d'énoncer notre opinion personnelle.

Il nous reste à dire avant de reprendre, où

nous l'avons laissé, le fil rompu des événements, que Mac-Farlane et Fergus firent tous leurs efforts pour trouver à Londres la comtesse de White-Manor et son enfant. Ces efforts devaient être inutiles. Mary était introuvable et ne donnait point de ses nouvelles. Fergus et Mac-Farlane continuaient leurs recherches sans espoir de succès, lorsqu'un jour, deux ans avant l'époque où commence notre drame, Mary revint d'elle-même en Écosse.

Sa fille était morte. Rien ne la retenait plus à Londres.

Angus l'interrogea ; mais Mary, qui était bien changée de corps et d'esprit, ne répondit qu'une seule chose à ses questions :

« Ma fille est morte ! »

Quant à l'homme qui l'avait recueillie et soutenue, elle ne voulut point s'expliquer, et lorsque Mac-Farlane lui demanda enfin pourquoi elle avait choisi un étranger pour appui :

« C'est qu'il me laissait mon secret, répliqua-t-elle. Sa réserve généreuse était la sûreté de mon enfant... Mais ma fille est morte... à quatorze ans!... Son géolier me l'a dit !

— N'a-t-il pu vous tromper ? hasarda Angus.

— Lui?... c'est un homme bien cruel et qui

XX

LE LAIRD.

Le vieux Jack dut s'étonner fort en voyant que le démon savait la ronde du laird de Killarwan et la chantait en pur écossais. Mais il n'eut pas beaucoup de temps à donner à sa surprise, car Frank et Stephen s'étant précipités dehors, il demeura seul dans la chambre qui n'était plus éclairée que par la lueur du foyer.

Ce fut pour le vieux Jack un moment bien terrible. Il était toujours à genoux, dans la posture où l'avait jeté ce cri formidable poussé

de l'autre côté de la porte. Il voulut se lever pour suivre les deux amis, mais, chose faite pour glacer le sang dans les veines, les deux squelettes du bureau, colorés subitement d'une lueur rougeâtre, semblaient se mouvoir en de soudains tressaillements. Les bras, les jambes, appendus aux lambris, avaient une apparence de vie et jetaient leurs ombres plus ou moins loin, soit qu'ils se soulevassent, mus par une puissance au-dessus de la nature, soit qu'ils s'affaïssassent de nouveau, inertés, contre la muraille.

Jack resta cloué au tapis. Ses yeux, dilatés par la terreur, ne pouvaient point se fermer. Il regardait malgré lui; il regardait toujours.

Les squelettes rougissaient, blanchissaient et s'agitaient.

Ce n'étaient plus d'ailleurs les squelettes qu'il voyait, c'étaient d'horribles choses évoquées par sa peur, des visions effrayantes, hideuses, qu'on ne sait point décrire assis devant son bureau, à la lumière du soleil, mais devant lesquelles chacun a frissonné, enfant ou homme, au moins une fois en sa vie, par quelque nuit de fièvre ou de solitude.

Jack souffrait jusqu'à se mourir; son crâne

dépouillé fondait en eau; son pauvre vieux corps tressaillait, secoué par des frémissements pleins d'angoisses.

S'il n'eût pas été affolé déjà par la frayeur lorsque les deux amis quittèrent la chambre, il aurait deviné peut-être que la sombre lueur du foyer donnait seule aux objets de sa crainte cette apparence rougeâtre, et que les soudaines intermittences de la flamme suffisaient à mettre un semblant de vie sur ces ossements inanimés; mais à présent son esprit, frappé violemment, était incapable de réfléchir.

Il subissait comme réels les effets de cette vulgaire fantasmagorie; il serait mort sur place, si, comme il arrive d'ordinaire en ces occasions, l'excès même de son épouvante n'eût galvanisé tout à coup sa torpeur.

Au moment, en effet, où la peur atteignait chez lui son plus douloureux paroxysme, l'échaudage de coke élevé sur la grille du foyer, miné lentement par le progrès de la combustion, s'abîma subitement et lança dans le tuyau de la cheminée une flamme ardente, accompagnée de myriades d'étincelles. Durant une seconde, la chambre entière fut brillamment illuminée. Chaque objet apparut distinct, et comme

c'est le propre des choses soudainement éclairées de paraître s'approcher de l'œil qui les regarde voilées à demi par l'ombre, Jack crut voir les squelettes s'élaner vers lui de toutes parts.

Il se leva, éperdu, franchit les escaliers en courant, au risque de se briser le crâne, et ne s'arrêta que sur le seuil de Dudley-House, où il s'assit, épuisé.

Frank, nous l'avons dit, avait suivi Stephen. Tous deux entrèrent, tenant chacun à la main un flambeau, dans la chambre occupée naguère par Anna et Clary Mac-Farlane. Ils aperçurent tout d'abord un homme debout entre les deux lits.

C'était le laird Angus, vêtu à peine et dont la chemise en lambeaux portait des taches de sang qui semblaient avoir été lavées par une immersion récente. Tout en lui était désordre et souffrance. Ses cheveux se hérissaient autour de son front souillé; sa barbe, au contraire, trempée d'eau, se collait à sa joue où retombait en mèches lourdes au-dessous de son menton. Son visage, portant les traces cicatrisées de sa lutte avec Bob-Lantern, avait en outre des marques nouvelles, des contusions et des plaies

où le sang n'avait pas eu le temps de sécher. Sa pâleur était extrême et des larmes coulaient lentement de ses yeux dans les creux profonds de ses joues.

A la vue des deux amis, il cessa de chanter, et, montrant alternativement les deux lits vides, il dit en s'adressant à Stephen :

« Toutes deux!... »

Angus Mac-Farlane avait en ce moment sa raison. Il avait suffi du choc moral produit par la soudaine apparition de Stephen et de Frank pour dissiper des dernières brumes qui flottaient autour de son intelligence ébranlée. Sa fièvre avait pris fin.

Mac Nab demeurait interdit et stupéfait. Il croyait reconnaître son oncle, mais il voulait douter. Perceval n'avait jamais vu Angus Mac-Farlane.

« J'avais confié mes deux filles à ma sœur, dit le laird après un silence que Perceval avait été plusieurs fois sur le point de rompre pour manifester son étonnement; je viens chercher mes deux filles... Faites venir votre mère, Stephen. »

Stephen fit signe à Frank de s'éloigner, mais ce dernier ne comprit point ou ne voulut point

comprendre. Son regard se fixait obstinément, malgré lui, sur les traits ravagés de cet homme qui se trouvait mêlé, innocent ou coupable, au souvenir de l'attentat odieux commis dans les souterrains de Sainte-Marie de Crewe sur la personne de la malheureuse Harriet. Car Angus venait d'en dire assez pour que Frank ne pût point le méconnaître.

« Dites à votre mère, reprit le laird avec une sorte de calme sévère, qu'il y a plus d'un an que je n'ai embrassé mes deux filles... Clary doit être bien belle... Anna ressemble toujours à ma pauvre Amy qui est morte, je pense?... Allez, Stephen Mac-Nab, allez, mon neveu ! car je ne puis penser que mes deux filles soient enlevées, perdues, comme je le craignais, lorsque je vous vois tranquille et en repos dans la maison de votre mère.

— Ma mère souffre, monsieur, répondit Stephen, et vos reproches la tueraient.

— Ah ! elle souffre, dit Angus dont la voix se brisa ; souffre-t-elle autant que moi?... Les a-t-elle vues dans le bateau?... Dieu l'a-t-il retenue, enchaînée par la fièvre sur un lit de douleur, au moment où il fallait agir et porter secours?... Et puis... »

Angus passa le revers de sa main sur son front ; un éclair de délire brilla de nouveau dans son œil.

« Et puis, poursuivit-il en baissant la tête, sa conscience lui crie-t-elle jour et nuit comme à moi : Ceci est un châtement de Dieu !... »

Stephen se tourna vivement vers Perceval.

« Ami, lui dit-il d'une voix brève et ferme, vous ne pouvez rester ici. Vos soupçons, si vous en gardez, ne vous donnent pas le droit d'entendre une confession que le délire va souffler à ce vieillard... Quoi qu'il ait fait, eût-il commis un crime, ma maison lui est un inviolable asile. »

Une rougeur épaisse monta aux joues de Frank.

« Je vous demande pardon, Stephen, murmura-t-il ; le trouble où m'a jeté cette lettre... et le souvenir de ma pauvre sœur... Mais je ne prétends point surprendre les secrets de votre parent... »

Stephen lui serra la main, tandis qu'il se dirigeait vers la porte. Avant de franchir le seuil, Frank s'arrêta et regarda fixement Mac-Nab. L'expression fugitive de trouble qui venait de se manifester sur son visage avait fait place à une tristesse grave et profonde.

« Je vais voir par moi-même, dit-il, si la

leur d'espoir qui me reste a grandi ou s'est déjà évanouie... Croyez-moi, Stephen, le secret de notre vengeance est entre les mains de cet homme... Protégez-le contre tous; mais, de ses révélations, il me faut la part qui m'appartient, entendez-vous!... Je l'exige.

— Sur mon honneur, vous saurez tout ce qui regarde miss Harriet, » répondit Stephen.

Frank sortit, tenant à la main la lettre ouverte de miss Diana Stewart. Quant à la seconde lettre apportée par le vieux Jack, Frank l'avait mise avec distraction dans sa poche et n'y songeait plus. Cette lettre, écrite la veille par lady Ophélia sous la dictée de M. le marquis de Rio-Santo, donnait rendez-vous à Perceval pour neuf heures devant le théâtre de Saint-James. Il était neuf heures et demie.

Frank se jeta dans une voiture de place et se fit conduire à l'hôtel de lady Stewart, afin d'apprendre par lui-même les détails qu'il n'avait pu tirer du vieux Jack.

Stephen, lui, revint vers son oncle qu'il trouva assis au pied du lit d'Anna. Le laird avait les mains croisées sur la couverture; sa tête s'était courbée. Dans cette position, il tournait le dos à Stephen, mais celui-ci pouvait deviner à l'affais-

sement de son attitude ce qu'il y avait de douleur en son âme et sur son visage.

Stephen n'avait pas attendu l'avertissement de Perceval pour penser que l'heure de la révélation était venue. Mais, en ce moment, son esprit ne se tournait point vers la vengeance, et un mot échappé au laird exaltait, à l'exclusion de tout autre sentiment, son désir de connaître le sort de Clary. Sa haine contre Rio-Santo, haine à la fois instinctive et réfléchie, cédait le pas à l'amour et à l'impatience de savoir. On eût en vain cherché au dedans de lui, à cette heure, le sang-froid dont les signes extérieurs restaient sur son visage. Son cœur battait violemment comme s'il eût voulu s'élançer au dehors.

Néanmoins il gardait encore assez de sa prudence naturelle pour ne point aborder sans précaution un sujet qui pouvait replonger l'intelligence du laird dans des ténèbres à peine dissipées. Stephen avait eu le temps de constater l'état d'Angus et savait d'ailleurs qu'une émotion d'un genre quelconque, soudainement poussée à l'extrême, pouvait appeler un de ces accès qui, indépendamment même de toute maladie, étendaient comme un voile épais sur l'intelligence de son oncle.

« Mac-Farlane, dit-il, vous êtes seul avec le fils de votre frère. »

Angus se tourna lentement vers lui et l'examina durant quelques secondes en silence.

« Vous êtes un homme, mon neveu, murmura-t-il; du moins, vous avez la taille d'un homme... Je ne vous avais jamais regardé... Vous ressemblez à votre père... Mais Mac-Nab, je le jure sur sa mémoire, n'aurait pas abandonné deux pauvres filles confiées à ses soins.

— Mon oncle! mon oncle! interrompit Stephen, la douleur vous rend bien injuste! J'aime Anna comme une sœur et Clary plus que moi-même... Mais, au nom du ciel, ne tardez pas davantage, et dites-moi ce qu'elles sont devenues.

— Ce qu'elles sont devenues! répéta le laird dont le pâle visage se couvrit de rougeur; ah! ce qu'elles sont devenues!... Qu'est devenu votre père, mon neveu?... Je les ai vues dans le bateau toutes deux... et je n'ai pas pu les secourir! »

Angus montra l'énorme cicatrice, non encore refermée complètement, que le coup d'aviron de Bob avait laissée à son front.

« Dieu a fait de moi un vieillard avant l'âge, reprit-il; mes filles étaient là et je n'avais qu'un homme à combattre ..

— Quel homme? interrompit Stephen.

— Je le connais peut-être, répondit le laird; car je connais plus d'un assassin, mon neveu... Mais la fièvre a bouleversé ma mémoire... Je me souviens seulement du doux visage de ma pauvre Anna qui dormait la tête renversée sur les planches du bateau, et de la voix de ma belle Clary... car c'est sa voix, mon neveu, qui a détourné mon attention, au moment où j'allais mettre mon dirk dans la poitrine du ravisseur... Je me souviens de cela! »

Il se fit un silence. Stephen désespérait, car, évidemment, le laird ignorait le sort de ses deux filles. Pourtant il les avait vues, et ses indications pouvaient mettre sur la voie, en supposant qu'il pût ou qu'il voulût s'expliquer d'une façon précise. Tandis que Stephen cherchait le moyen d'interroger, sans augmenter le désordre qui régnait dans l'esprit ébranlé de son oncle, celui-ci reprit la parole.

« Je vais retourner chez Fergus, dit-il.

— Fergus! » répéta mentalement Stephen à qui ce nom remit en mémoire le récit de Perceval et l'orgie des souterrains de Crewe.

Le laird continuait pendant cela :

« Fergus est tout-puissant et il m'aime... J'at-

tendrai pour le tuer qu'il m'ait rendu mes filles... si mes filles ne sont pas mortes... car j'ai revu mon Anna ce matin... et les songes ne me montrent jamais que ceux qui sont morts ou ceux qui vont mourir...

— Et où l'avez-vous vue, mon oncle? demanda Stephen.

— Je ne sais... J'avais vu comme cela mon frère Mac-Nab la nuit de sa mort... Tenez! tenez! tenez! prononça-t-il par trois fois en dardant son regard égaré dans le vide; je vois Fergus... Fergus qui meurt... Ah! voilà bien des fois déjà que je le vois ainsi!...

Angus s'était levé; ses traits bouleversés exprimaient une profonde horreur. Stephen voulut lui tâter le pouls et fut repoussé avec rudesse.

La fièvre revenait.

« Taisez-vous, mon neveu, taisez-vous, reprit le laird à voix basse et en s'appuyant au lit d'Anna. Il ne faut pas que mon frère Fergus sache que je veux le tuer... Il ne me rendrait pas mes deux filles...

— Mais vous savez donc...? voulut dire Stephen.

— Taisez-vous! répéta Angus avec emphase; mon frère est généreux et grand. Je me souviens

à présent qu'il a passé ses jours et ses nuits à mon chevet naguère... car c'est dans sa maison, tout cela me revient, que j'ai cherché un asile en sortant de la Tamise... la première fois que j'ai manqué de périr dans la Tamise... la seconde fois... c'était tout à l'heure. Écoutez, écoutez, mon neveu, pendant que je vois clair encore dans ma tête... les deux pauvres anges ont été, je ne sais comment, il y a huit jours, conduites dans l'hôtellerie du Roi George, Temple-Gardens... Là, je les ai vu jeter comme des balles de laine dans une barque... j'ai sauté par la fenêtre... la Tamise était froide... l'homme qui les enlevait m'a vaincu... Ce matin, je suis retourné à l'hôtellerie du Roi George et j'ai demandé mes enfants... mes deux filles chéries qu'Amy m'avait confiées en mourant, mon neveu... vous souvenez-vous d'Amy Mac-Farlane? Comme elle était sainte et belle!... Ah! ah! Gruff et sa femme se sont mis à rire quand j'ai demandé mes enfants... à rire, mon neveu... à rire... à rire! »

Angus s'était redressé de toute la hauteur de sa taille. Sa prunelle enflammée s'arrondissait dans le cercle de ses paupières distendues convulsivement; ses poings étaient fermés et ses dents se touchaient en grinçant.

« A rire!!! » cria-t-il une dernière fois avec un éclat de voix terrible.

Puis se prenant à parler tout bas :

« Nous étions dans la chambre où est le trou, poursuivit-il comme si Stephen eût connu les êtres de l'hôtel du Roi George ; tous trois... Gruff riait, sa femme riait ; moi, j'avais dans les yeux des larmes qui me brûlaient... J'étais à l'endroit où j'avais trouvé le mouchoir brodé de Clary. Gruff jouait avec son couteau pour me faire peur ; la mégère brandissait le *poker* (tisonnier) du foyer... Oh ! mon neveu, n'auriez-vous point fait comme moi ?

— Qu'avez-vous fait, monsieur ? » balbutia Stephen.

Le laird écarta sa chemise et découvrit sa poitrine, percée de plusieurs coups de couteau portés d'une main mal assurée ; puis il montra sous ses cheveux, parmi d'anciennes blessures, une blessure toute fraîche. Et il reprit :

« Ici le couteau, là le *poker*... Moi, j'ai mis ma main droite dans les cheveux de Gruff, ma main gauche dans les cheveux de sa femme, et j'ai choqué leurs deux têtes l'une contre l'autre, comme cela, mon neveu !... »

Il fit un geste qui ne fut que trop compris par Stephen.

« J'étais fort en ce moment, continua-t-il : oh ! oui... bien fort !... Les têtes ont craqué comme deux calebasses qu'on brise... Voyez-vous cela, mon neveu ?... L'homme et la femme n'ont pas poussé un seul cri. »

Stephen recula de plusieurs pas.

« Les auriez-vous tués ? murmura-t-il.

— Je me suis endormi entre eux deux, mon neveu, dit Angus au lieu de répondre, car j'étais bien las et tout mon corps ne forme qu'une plaie...

— Mais ils n'étaient que blessés, n'est-ce pas ? demanda encore Stephen.

— Voyez ! repartit Angus ; voyez, mon neveu !... Peut-on vivre longtemps avec tant de blessures ? »

Ce disant, il se tâta le crâne et la poitrine, trouvant partout en effet des cicatrices anciennes ou des plaies récentes. Stephen se rapprocha de lui.

« Je vais vous panser, » dit-il.

Angus eut un éclat de gaieté insensée.

« Oh ! oh ! me panser ! s'écria-t-il ; avez-vous du vin de France, Mac-Nab ?... J'étais autrefois

un joyeux buveur !... Qu'importe le sang qu'on perd si celui qui reste est chaud encore ? Ah ! voyez-vous, mon neveu, il me reste assez de sang pour tuer Fergus... »

Il s'interrompit et passa sa main sur son front.

« Et plût à Dieu, reprit-il à voix basse, que mon sang se figeât dans mes veines avant que j'eusse le temps de le tuer ! Savez-vous, mon neveu ? la vengeance accomplie est un doux oreiller... J'ai dormi tout le jour... Ce soir, quand je me suis éveillé, la lune entrait par la fenêtre ouverte dans la chambre de l'hôtellerie du Roi George ; la lune éclairait à ma droite le visage blême de maître Gruff, à ma gauche le front broyé de sa femme.

— Vous les avez donc tués ? dit Stephen.

— Taisez-vous, Mac-Nab... Je ne me suis servi ni de poison, ni de corde, ni de fer... ce n'est pas un meurtre, cela !... et puis, n'avaient-ils pas ri tous deux, les infâmes, quand je leur parlais de mes pauvres filles, vendues par eux ?... C'était à mon tour de rire, et la lune riait avec moi, mon neveu ! Ah !... et la lune faisait rire leurs bouches blanches qui ne respiraient plus... J'ai eu peur, parce que j'étais couché entre deux damnés ! »

Angus frissonnait. Mac-Nab l'écoutait, irrésistiblement saisi par ce récit étrange, et gardant un vague espoir d'entendre quelque révélation soudaine...

« Car ils sont damnés ! poursuivit le laird, damnés tous deux, et, quelque part dans un coin de la chambre où n'arrivait point la lueur pâle de la lune, je voyais se dilater et rougir la prunelle ardente de Satan...

« Moi qui suis à l'enfer, mon neveu, j'ai peur du démon... Je sais qu'il m'attend, et l'œil des songes me le montre bien souvent planant au-dessus de ma couche.

« J'ai soulevé la trappe par où Clary et Anna furent descendues dans le bateau. Ma tête était en feu... J'ai vu (était-ce la fièvre, Mac-Nab ?) j'ai vu les bras des deux cadavres s'allonger et me saisir... Satan a jeté un cri dans l'ombre... et nous sommes tombés tous trois dans le fleuve.

« Le fleuve scintillait. La lune y mettait des millions de paillettes qui dansaient autour de mon œil et me rendaient fou. Je nageais, je nageais, mais Gruff nageait aussi, et la mégère nageait aussi ; j'étais entre eux ; leurs corps glacés glissaient le long de mon corps... oh !... Et d'autres cadavres encore flottaient parmi les

paillettes de la rivière... Il y avait Anna et Clary, qui effleuraient l'eau, vêtues de longs voiles blancs, et se tenaient embrassées... Et Mac-Nab, ton père, enfant ! dont le cœur saignait et rougissait l'eau... Et Fergus, mon autre frère, avec ses beaux cheveux noirs autour de son front pâle... et d'autres encore, aussi loin que pouvait s'étendre ma vue... Partout des cadavres animés, autour desquels jouaient follement des myriades d'étincelles.

« Je nageais, je nageais!... J'espérais fuir. Impossible!... Si je fermais les yeux pour ne plus voir, je sentais le bras des morts sur mon bras, le flanc des morts le long de mes flancs... Si je m'arrêtais, ils s'arrêtaient, ils m'entouraient, fixant sur moi leurs orbites où il n'y avait point d'yeux... »

La sueur ruisselait sur le front du laird, qui haletait.

« Ce n'était pas la fièvre ! reprit-il d'une voix encore plus basse. Oh ! non, j'ai vu tout cela, mon neveu... Je souffrais... mais le sang du cœur de Fergus rougissait l'eau tout autour de moi... c'était du sang partout... du sang rouge... une mer de sang. Pitié ! pitié, Fergus !... pitié, mon frère !... »

Angus tomba sur ses genoux et tendit ses bras en avant

« Pitié ! » murmura-t-il encore avec horreur et désespoir.

Puis, laissant retomber ses bras le long de son corps, et fixant sur Stephen ses yeux abêtis, il ajouta brusquement ;

— Après?... Voilà ce qui est arrivé, mon neveu... Le démon a mis un crêpe noir sur la lune ; les étincelles et le sang ont disparu à mes regards... je n'ai plus vu que les formes blêmes des morts, enchâssées dans l'eau noire... J'ai voulu nager encore ; mais les damnés se sont rués sur moi... Mes jambes et mes bras sont devenus de pierre sous leur étreinte glacée... Et l'eau s'est refermée au-dessus de ma tête. J'aurais bien voulu mourir... mais des marinières de la Tamise m'ont ramené sur les bords... Pourquoi?... mon neveu, c'est que mon sang doit tuer Fergus... mon frère Fergus que j'aime!...

— Et pourquoi voulez-vous tuer votre frère Fergus, Mac-Farlane ? demanda Stephen doucement.

— Pourquoi je veux tuer Fergus ! s'écria le laird, étonné qu'on lui fit une pareille question ;

c'est Mac-Nab qui me demande pourquoi je veux tuer mon frère Fergus?... La voix des rêves est donc muette pour vous, mon neveu?... Vous n'avez donc jamais revu votre père à l'heure nocturne des visions?...

— Expliquez-vous, monsieur ! dit vivement Stephen qui était devenu pâle ; au nom de Dieu, expliquez-vous !

Angus ne tint compte de cette prière, et, suivant toujours la pente de sa mystique manie, il continua :

« Moi, je le vois toutes les nuits... il me dit : « Sang pour sang !... » Et je sais bien que je le reverrai ainsi jusqu'à ce que j'aie tué Fergus O'Breane.

— O'Breane ! » s'écria Stephen en saisissant la main du laird avec violence.

Ce nom était pour lui toute une révélation ; son père avait appelé ainsi, la nuit du meurtre, l'homme masqué porteur de deux poignards.

Stephen s'était mis à genoux auprès du laird.

« Et vous savez où il est, n'est-ce pas ? reprit-il avec une ardeur contenue ; vous me direz où se cache cet O'Breane ? »

Angus s'étendit sur le tapis et appuya sa tête contre le lit d'Anna.

« Je suis las, murmura-t-il d'une voix chargée de sommeil.

— Mon oncle !... Mac-Farlane ! disait Stephen, un mot, par pitié, un seul mot !... »

Angus ferma les yeux.

« C'est un cœur généreux et vaillant, dit-il comme en un rêve ; c'est un esprit grand et lumineux... Je me souviens... sa parole entrain dans la nuit de ma pauvre cervelle et l'éclairait comme un vif rayon de soleil... Je sais tous ses projets... tous ! Il m'appelait son frère et ouvrait pour moi seul le mystérieux trésor de sa conscience... Ses plans sont vastes comme le monde... Qui a prononcé le nom de Fergus O'Breane?... C'est plus qu'un homme... c'est presque un Dieu... Maudit soit celui qui l'arrêtera dans sa course !... Écoutez ! la voix des songes parle... Écoutez !... Le maudit, ce sera toi, Angus !... Ce sera ton sang... ton sang et ta chair !... »

MAC-NAB.

Stephen profita de l'abattement profond où tomba Angus Mac-Farlane après ses dernières paroles pour laver ses plaies et le panser de son mieux. Le laird avait dit vrai, son corps était littéralement couvert de contusions et de blessures. Les unes provenaient de sa lutte contre Bob-Lantern; d'autres plus récentes étaient le résultat de sa fuite d'Irish-House et du chemin périlleux qu'il avait pris pour en sortir; d'autres enfin avaient été reçues dans le combat, sans nul

doute long et acharné, qu'il avait engagé dans l'hôtellerie du Roi George contre Gruff et sa femme. Ce dernier combat, qu'il racontait à sa manière et dont sa mémoire troublée ne gardait que le résultat funeste, avait dû présenter de terribles dangers, car il était sans armes, tandis que ses adversaires étaient armés tous deux, et, avant de broyer l'une contre l'autre, avec la vigueur que donne la manie, les têtes de maître Gruff et de sa femme, il avait soutenu de nombreux et terribles assauts; ceci d'autant plus sûrement que les hôteliers du Roi George étaient puissamment intéressés à se défaire d'un témoin de leur crime.

Lorsque Stephen eut achevé son pansement, il approcha des lèvres d'Angus un flacon de cordial, car sa haine, à demi éclairée, sollicitait ardemment une révélation plus complète, et il voulait rendre au laird la faculté de parler.

Il ne faut pas oublier que Stephen, avant cette entrevue, avait des soupçons que les récentes paroles d'Angus venaient seulement de confirmer, soupçons qui allaient même bien au delà des demi-révélations du laird, puisqu'ils attaquaient la personne de M. le marquis de Rio-Santo.

Stéphen recommença son interrogatoire; mais sachant par expérience qu'une question directe glisserait certainement sur l'intelligence ébranlée de son oncle, et soupçonnant vaguement d'ailleurs des liens mystérieux et inexplicables entre Mac-Farlane et cet homme que poursuivait son idée fixe, il prit une route détournée.

« Mon oncle, dit-il, dès qu'Angus fut en état de l'entendre, nous allons désormais unir nos efforts pour retrouver mes deux cousines, et j'espère que nous réussirons. »

Le laird secoua la tête.

« Je souffre bien, murmura-t-il; mon cœur saigne encore plus que les plaies de ma poitrine et de mon crâne, Mac-Nab... Je les ai vues dans le bateau et je les ai vues en songé... elles sont mortes.

— Elles vivent, Mac-Farlane! s'écria Stephen en lui prenant les deux mains; moi aussi j'ai travaillé pour elles depuis huit jours, et l'accusation que vous portiez contre mon indolence n'était point méritée. J'ai cherché par moi-même et par d'autres, et si je n'ai point trouvé leur trace, j'ai du moins acquis la preuve...

— Quelle preuve? interrompit le laird dans un éclair de logique. Londres est vaste, et qui

sait où se peuvent cacher deux cadavres?

— J'ai cherché, vous dis-je, répliqua Stephen, j'ai cherché avec l'ardeur patiente d'une mère qui a perdu son enfant... Clary ne doit-elle pas être ma femme? »

Angus quitta sa pose somnolente et regarda fixement le jeune médecin.

« Mon neveu, répondit-il, je ne vous connais pas... Clary vous aime-t-elle? »

— Hélas! monsieur, repartit Stephen, nous n'en sommes pas à discuter les préliminaires du mariage... Clary est une douce et noble fille... son cœur a des secrets que les événements ne m'ont point donné le temps de pénétrer... Mais revenons au triste sujet qui doit occuper notre attention tout entière... Vos deux filles vivent; quelque chose au dedans de moi me le crie... J'en suis sûr. »

Angus jeta ses bras autour du cou de Stephen.

« Merci! balbutia-t-il les larmes aux yeux; merci, mon neveu... Mac-Nab aussi m'a souvent consolé autrefois quand le désespoir alourdisait mon front... Puissiez-vous dire vrai!... et, si vous dites vrai, que Dieu vous fasse heureux de toute la joie qui fut refusée au frère de votre mère!

— Du courage, Mac-Farlane! du courage! reprit Stephen empressé à profiter de ce bon mouvement d'émotion; je sais autre chose encore... je sais qu'il existait entre Clary et un homme puissant un lien mystérieux...

— Un lien mystérieux!... répéta le laird étonné.

— Quelque chose que ni vous ni moi ne saurions comprendre, poursuivit Stephen, quelque chose de romanesque et d'étrange, qui ne peut jeter l'ombre d'un doute sur la pureté angélique de ma pauvre Clary... Mais cet homme est puissant, vous dis-je, et Clary est bien belle!...

— Et vous pensez que cet homme a enlevé ma fille, mon neveu? demanda froidement le laird.

— Je le pense, monsieur.

— Et Anna? »

Stephen demeura un instant sans réponse, parce qu'il ne pouvait s'attendre, dans l'état où se trouvait Mac-Farlane, à l'inflexible logique de cette objection.

« Anna..., balbutia-t-il enfin.

— Pensez-vous, monsieur, interrompit brusquement le laird, que cet homme les ait enlevées toutes les deux? »

Stephen hésita encore.

« Je le pense , monsieur , » répondit-il une seconde fois.

Les sourcils d'Angus se froncèrent.

« Et vous savez le nom de cet homme , monsieur ? »

Stephen fit un signe affirmatif.

Le laird , qui s'était levé , recula d'un pas et le couvrit d'un regard de mépris.

« Mac-Nab était un avocat , dit-il comme en se parlant à lui-même , mais c'était un brave cœur... Comment se fait-il que son fils soit un lâche ? »

Et comme Stephen voulait se récrier , il lui ferma la bouche d'un geste.

« Il y avait deux jeunes filles à la garde de votre mère , monsieur , poursuivit-il d'une voix indignée ; ces deux jeunes filles , dont l'une était votre fiancée , ont été enlevées. Vous savez le nom du ravisseur , et vous voilà tranquille auprès de moi !... »

— Mon oncle ! s'écria Stephen , vous ne savez pas !...

— Que puis-je apprendre ?... J'ai beau vous regarder , je ne vois point sur vous de blessure... Vous n'avez pas osé tirer vengeance de l'outrage...

— Monsieur , interrompit Stephen avec autorité , il faut m'écouter au lieu de verser sur moi , à l'aveugle , le mépris et l'insulte... A qui donc fait défaut ce courage banal qui consiste à prendre une épée et à jouer sa vie sur la chance d'un duel?... Quant au meurtre sans combat , vous l'avez dit , monsieur , mon père était un brave cœur , et je prétends marcher sur ses traces... Croyez-moi , à Londres et contre certains hommes , le fer est une arme impuisante , à laquelle il faut s'adresser seulement en désespoir de cause , et lorsque tous autres moyens ont échoué... J'ai essayé de lutter , mais je suis faible et cet homme est fort... Non , non ! sur mon honneur , ce n'est pas le courage qui m'a manqué... mais quelle route prendre ? Quel magistrat accueillerait une accusation vague , dénuée de preuves , intentée par un obscur *physician* contre le grand seigneur le plus opulent des trois royaumes ?... Vous souriez de pitié , Mac-Farlane ; vous pensez toujours que l'épée vaut mieux que les tribunaux... Eh bien ! moi aussi , puisqu'il faut le dire , j'ai songé à l'épée : je suis allé , la colère dans le cœur , frapper aux portes du palais de cet homme. L'entrée m'a été refusée. Je l'ai attendu , assis sur la pierre

du seuil, et il n'est point venu. Je lui ai adressé des lettres de défi; ces lettres sont restées sans réponse.

— C'est donc un prince? murmura le laird.

— J'aimerais mieux que ce fût un prince, répondit Stephen.

— Mais qui est-ce enfin? s'écria le laird étonné; quel est son nom?

Mac-Nab, avant de répondre, fixa sur son oncle un regard perçant et scrutateur; puis, sans le quitter du regard, il prononça le nom du marquis de Rio-Santo.

La face d'Angus devint livide; ses yeux se baissèrent; ses lèvres remuèrent convulsivement sans produire aucun son.

Stephen respira longuement. Le coup avait porté. Il savait ce qu'il voulait savoir.

Aussi écouta-t-il avec avidité, mais sans manifester le moindre étonnement, les paroles que le laird laissa échapper dans son trouble.

Il venait de toucher, non point par hasard, mais par suite d'une tactique mise en œuvre de sang-froid, le point où aboutissaient et se reliaient tous ses soupçons. Le voile à demi déchiré qui s'interposait encore entre Rio-Santo et sa haine achevait brusquement de se rompre.

Angus s'était assis, atterré, sur le lit d'Anna, Il répéta deux ou trois fois à voix basse le nom de Rio-Santo, comme s'il eût tâché de faire entrer dans son cerveau une idée toujours rebelle.

Puis il joignit ses mains sur ses genoux et pencha sa tête en avant.

« Cela n'est pas possible! murmura-t-il; Fergus déshonorer les filles de Mac-Farlane!... Pourquoi songer plus longtemps à ce mensonge odieux?... Je suis armé pour le tuer; mais je défends qu'on le calomnie... Par le nom de Dieu! enfant, si tu n'étais pas le fils de ma sœur, je t'aurais puni déjà d'avoir accusé fausement devant moi Fergus O'Breane!

— Je sais tous les égards que je dois à l'assassin de mon père, dit Stephen avec une amertume froide.

— C'est vrai! balbutia Angus qui tressaillit comme s'il eût mis le pied sur un serpent.

— Et je vous ai parlé seulement, poursuivit Stephen, de M. le marquis de Rio-Santo.

— C'est vrai, dit encore le laird. Je vous prie de m'excuser, mon neveu... Mais, répondez-moi, je vous le demande en grâce... Qui vous fait penser que le marquis de Rio-Santo soit le ravisseur de mes filles?

— Je le sais, voilà tout, » répliqua Stephen. Angus posa un doigt sur son front et parut réfléchir profondément.

« Moi je vous dis que c'est impossible ! s'écria-t-il au bout de quelques secondes ; je le conçois !... je le connais !... Mac-Farlane est le seul homme qu'il aime !

— Mais connaissait-il les filles de Mac-Farlane ? demanda Stephen avec un sourire cruel.

— Oh ! c'est vrai ! c'est vrai ! dit pour la troisième fois Angus, dont les yeux se mouillèrent. Le tuer, ce n'était rien... mais le haïr !...

— Sur mon honneur, Mac-Farlane, s'écria Stephen s'émouvant enfin ; vous le haïrez et ne le tuerez pas... C'est moi seul que ce soin regarde.

— Taisez-vous, mon neveu... je le tuerais... La voix des rêves ne peut mentir... Quant à concevoir contre lui de la haine, mon cœur est trop habitué à l'aimer... Il y a vingt ans que je l'aime... et pourtant... Oh ! mes enfants ! mes enfants !... »

Angus se couvrit le visage de ses mains.

« Mes filles sont belles, reprit-il tout à coup. Ah ! sa vie entière est là pour l'accuser... Des femmes... des femmes !... Je vous crois, Stephen, c'est lui !... Ne lui fallut-il pas toujours

quelque sourire de vierge pour bercer son insomnie?... Mes filles sont belles !... Ah ! je le hais, je le hais ! »

Il se leva et se prit à parcourir la chambre à grands pas.

« Et puis, je me souviens, à présent, dit-il. Cet homme du bateau était des leurs... Je vois sa figure hideuse... j'ai son nom maudit sur la lèvres... Et Gruff lui-même !... L'hôtel du Roi George était un de leurs repaires... Ma belle Clary !... ma douce Anna !... Stephen ! Stephen ! nous allons nous venger !... »

Il fit encore une fois le tour de la chambre, puis il vint s'asseoir en face de Mac-Nab. L'expression de sa physionomie était complètement changée. Malgré ses blessures, malgré le désordre extrême de sa barbe et de ses cheveux, il régna sur son visage un calme imposant et terrible à la fois.

« Vous aviez raison, mon neveu, dit-il avec ententeur ; contre M. le marquis de Rio-Santo, le fer est une arme insuffisante et dérisoire... C'était bon lorsque je l'aimais... A présent il ne s'agit plus d'une vengeance fatale, d'un châtement commandé... Mon bras frappera, poussé par ma volonté... Écoutez-moi... Les magistrats qui

n'eussent point accueilli votre accusation, accueilleront la mienne, je vous le jure; car la mienne ne sera pas une accusation ordinaire, et fera trembler sur son trône Sa Majesté le roi d'Angleterre... Ah! je sais d'étranges choses, mon neveu... de belles choses, sur ma parole, avec lesquelles on peut tuer un homme comme si l'on avait en main la foudre de Dieu... Avez-vous des amis?

— J'en ai un, répondit Stephen.

— Que le ciel vous le garde, mon neveu!... Avez-vous des serviteurs?

— S'il s'agit d'une expédition, je puis me procurer des hommes sûrs et dévoués.

— Il s'agit d'une expédition, en effet, dit le laird, et il nous faut des hommes dévoués et sûrs.

— Alors, repartit Stephen, suivez-moi, mon oncle. Ces préparatifs ne peuvent se faire dans la maison de ma mère, qui souffre et a besoin de repos. »

Ils descendirent ensemble l'escalier, et la vieille Betty s'étonna fort en voyant sortir avec Stephen un personnage à figure étrange et à coup sûr effrayante, auquel elle n'avait point ouvert la porte de la rue, car le laird était entré inaperçu

dans la maison de sa sœur, sur les pas du valet de Frank.

Stephen appela un cab. Une demi-heure après, l'oncle et le neveu descendaient au seuil de Dudley-House.

Frank venait de rentrer, le cœur joyeux. Il avait vu miss Diana Stewart et avait appris de sa bouche ce que le vieux Jack n'avait pu parvenir à lui expliquer. Mary revivait. Contre toutes les prévisions de la science, le mal mystérieux et terrible dont elle était frappée semblait céder peu à peu. Le docteur Moore ne l'avait point vue depuis deux jours, de sorte qu'elle évitait, comme par miracle, et la catastrophe redoutée, et l'application du remède mortel (le choc galvanique) que ce praticien voulait essayer sur elle.

Angus, Stephen et Frank passèrent la majeure partie de la nuit à tenir conseil.

Le lendemain, une vingtaine d'hommes, parmi lesquels était Donnor d'Ardagh, furent introduits à Dudley-House, où ils reçurent de l'argent et des ordres.

Vers cinq heures du soir, ces mêmes hommes, armés sous leurs vêtements, vinrent se poster dans Belgrave-Square, divisés par petits groupes, devant la façade d'Irish-House.

Stephen et Perceval, enveloppés dans leurs manteaux, attendaient à l'un des angles de la grille du square. Angus Mac-Farlane venait de les quitter pour franchir le riche perron de l'hôtel de M. le marquis de Rio-Santo.

XXII

ANNA.

La maison du cavalier Angelo Bembo donnait dans Hyde-Park-Corner. C'était une petite habitation mignonne et qui n'avait certes point pris naissance sous la lourde équerre d'un architecte anglais. On reconnaissait dans sa construction un sentiment d'harmonie et d'art, tout à fait étranger à nos maçons de Londres. Peut-être était-ce l'œuvre d'un de ces pauvres exilés d'Italie, vaincus au jeu puéril et mélodramatique des conspirations du carbonarisme, expiant par la

misère l'innocent plaisir d'avoir juré haine à tous les tyrans, sur un poignard, en compagnie de plusieurs agents de police, dans une cave de Naples ou de Rome, pousses étiolées et chétives d'un tronc jadis vaillant, débris enfin, mais débris poétiques, beaux par eux-mêmes comme hommes, et beaux encore par le sens exquis de tout ce qui est art et beauté.

Il y avait en effet dans cette petite maison, qui semblait avoir froid et grelotter, la pauvrete, sous la lourde humidité de notre atmosphère, comme un ressouvenir des pures lignes des villas florentines. Elle était elle-même une exilée d'Italie, déplacée parmi les brumes de nos contrées, comme les fils affadis et frivoles de l'Italie conquise sont déplacés parmi notre vie positive et la prose pesante de nos affaires.

Bembo avait choisi une habitation d'instinct, et comme on se rapproche d'un ami retrouvé. C'était un souvenir de sa patrie.

Lorsque Angelo ne passait point ses jours auprès du marquis de Rio-Santo, dans Irish-House, il se retirait dans un petit salon, meublé avec un goût exquis, et dont les croisées donnaient sur une terrasse, dominant les ombrages de Hyde-Park. Sur la terrasse, dont le dôme en

vitrages prêtait quelque force aux pâles rayons du soleil britannique, croissaient de belles fleurs, exilées aussi, et répandant, sous le ciel étranger, les languissantes effluves de leurs parfums amoindris.

Tout autour de la salle pendaient de ces toiles, obscures à l'œil vulgaire, mais resplendissantes de génie et qui gardent, après des siècles écoulés, le lumineux reflet de la pensée du maître. Bembo avait choisi ces tableaux lui-même. Un gentleman eût passé devant eux cinquante fois, sans y voir autre chose que des couleurs ternies, entourées d'un cadre doré, si Bembo n'eût établi leur authenticité.

Mais Bembo ayant établi leur authenticité, le même gentleman ne pouvait rassasier son lorgnon de leur vue, et Dieu sait qu'il eût donné mille livres du plus médiocre.

Car Raphaël mourrait de faim chez nous s'il n'avait point en poche son acte de naissance. En revanche, un peintre d'enseignes à bière, muni du passe-port de Raphaël, gagnerait très-positivement des millions.

Nous sommes des barbares en cravates blanches et en bottes vernies, et la plus sublime comme la plus sincère expression de l'Angleterre

artistique est ce touriste qui, dans son admiration éclairée, brisa une des colonnes du temple de Diane, afin d'en rapporter un petit morceau à Londres.

On sait du reste qu'en Italie on est obligé de garder à vue les antiques afin d'empêcher John-Bull de leur enlever un doigt ou un orteil pour la décoration de sa cheminée.

Parmi les tableaux qui ornaient les lambris, on remarquait deux admirables portraits, dont l'un représentait Andrea Bembo, sénateur, membre du conseil des Dix et provéditeur de l'archipel au seizième siècle; l'autre, coiffé de la barrette écarlate, représentait le cardinal Pietro Bembo, le fameux historien de Venise.

En face des fenêtres, il y avait un lit de jour, autour duquel retombaient abondamment les plis moelleux d'un rideau de soie

Ce fut là que le cavalier Angelo Bembo conduisit Anna Mac-Farlane, après l'avoir enlevée du *Lord's corner*.

Telle n'avait point été d'abord l'intention d'Angelo, qui voulait ramener la jeune fille à sa famille; mais Anna, brisée de fatigue, n'avait pu supporter sans s'évanouir le choc violent, résultat de sa chute contre le pavé de Belgrave-Lane,

lorsque le laird, dans sa folie, la prenant pour une funeste apparition, l'avait précipitée loin de lui. Bembo fut obligé de la prendre dans ses bras et de la transporter ainsi dans sa propre demeure. Il ignorait en effet complètement ce qu'était Anna, où elle habitait et quel était le nom de sa famille.

Anna recouvra ses sens au bout de quelques minutes et poussa un long soupir. Bembo était assis à l'autre bout de la chambre; Anna, étendue sur le lit de jour, ne pouvait l'apercevoir.

Elle se leva vivement sur son séant et jeta autour de soi un regard étonné. Ce n'était point la vue des objets nouveaux dont elle était entourée qui causait cette première surprise; c'était uniquement le fait de se trouver couchée, elle qui passait ses nuits depuis huit jours dans un fauteuil, afin de ne point approcher de ce grand lit à rideaux antiques, dont elle avait une si providentielle frayeur.

Puis l'ameublement de la chambre yint à frapper ses yeux. Elle n'était plus dans cette grande pièce aux vastes fenêtres, dont les hautes boiseries lui avaient semblé si souvent se mouvoir à la lueur douteuse de sa bougie. Où était-elle?

Une vague expression d'effroi passa dans son regard. Puis sa bouche, dont la pâleur se teignait peu à peu de nuances plus rosées, s'épanouit en un sourire d'enfant. Elle se souvenait.

« C'était peut-être mon bon ange ! murmura-t-elle ; j'avais bien prié Dieu hier au soir... c'est Dieu qui l'a envoyé... Que les anges sont beaux, et que leur voix est douce ! »

Elle appuya sa jolie tête souriante sur sa main. Il n'y avait pas en elle l'ombre d'un sentiment de crainte ou de défiance.

« Je ne rêve pas, reprit-elle en fixant tour à tour ses grands yeux sur les peintures italiennes et sur les draperies des fenêtres ; je n'ai jamais rien vu de tout cela... Il m'a délivrée. Je voudrais le voir pour lui dire merci... »

Bembo, qui écoutait avec ravissement, immobile et retenant son souffle, n'eut garde de répondre à cet appel. Les traits d'Anna se voilèrent d'un léger nuage.

« Je croyais qu'il n'y avait point d'homme aussi beau que Stephen, dit-elle avec une sorte de regret ; je me trompais... Stephen est auprès de lui ce que sont les autres hommes auprès de Stephen... Mon Stephen !... Qu'il me tarde de le revoir ! »

A cette conclusion inattendue, Bembo poussa un profond soupir et refoula l'espoir qui envahissait déjà son âme.

La voix d'Anna devenait lente et paresseuse ; ses longs cils battaient sa joue, comme si leur poids eût été trop lourd pour sa paupière ; ses yeux perdaient leur éclat et son sourire prenait cette fixité que donne à toute expression de visage l'imminence du sommeil.

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait mis sa tête sur son coussin, et ses membres mignons, brisés par la fatigue de huit nuits, avaient tant besoin de repos !

« Je ne dirai pas à Clary que je l'ai pris pour un ange, murmura-t-elle en rougissant légèrement ; Clary me raillerait... Oh ! je ne le dirai pas non plus à Stephen ! ajouta-t-elle vivement. Je ne sais... J'ai peur de me retrouver face à face avec lui... Son regard à des feux qui sont doux, mais qui blessent... Stephen ne sait pas regarder ainsi... »

Son bras s'affaissa doucement, et sa tête toucha le coussin, tandis qu'elle balbutiait encore :

« Non !... non ! je ne dirai pas que je l'ai pris pour un ange... »

Le coussin se creusa, faisant un cadre de velours au pur et blanc ovale du visage de l'enfant endormi.

Bembo attendit quelques minutes. Anna ne parlait plus. On n'entendait que sa respiration égale et douce.

L'aube commençait à dessiner au dehors le grêle feuillage des plantes exotiques qui croissaient sur la terrasse.

Bembo se leva enfin et traversa la chambre sans bruit.

Il était pâle, mais son front rayonnait une joie recueillie. Il s'arrêta au pied du lit de repos et joignit ses mains avec adoration. Anna dormait déjà profondément. Sa bouche entr'ouverte montrait deux lignes de pur émail entre lesquelles passait sans bruit le souffle frais de son haleine. Les belles masses de ses cheveux dénoués se confondaient avec le velours des coussins qui repoussait, comme le fond obscur mis à dessin sous un médaillon d'albâtre, les suaves contours de son corps de vierge.

Bembo subissait une sorte d'attraction matérielle dont les effets, lents mais sensibles, le rapprochaient peu à peu de la tête du lit. Sa volonté n'était pour rien dans ce mouvement.

Il glissait comme si le tapis eût présenté une pente. Avant qu'il se fût aperçu de ce déplacement, ses deux mains jointes reposaient sur le velours, tout près de la petite main d'Anna qui, retournée par un de ces bizarres effets de sommeil où le repos complet s'obtient dans des positions gênées et contre nature, offrait sa paume ouverte à demi et semblait attendre une autre main pour la serrer. Et comme cette torsion du poignet, de la part d'une personne debout et éveillée, ne peut s'exécuter que par derrière, le geste d'Anna endormie avait l'air d'un naïf appel de coquette villageoise, faisant un signal d'amour à la dérobée.

Greuze a dû peindre quelque part cette main espiègle, arrondissant ses doigts potelés derrière une fine taille de jeune fille, le sourire aux lèvres et l'œil au guet, tandis qu'une vieille mère tourne ses fuseaux à l'écart, et qu'un amoureux épie l'instant favorable pour déposer dans le creux de la main une lettre attendue ou un rapide baiser.

Bembo se pencha; sa lèvre effleura ces doigts roses dont le modèle exquis ressortait sur la sombre couverture du lit de repos. Puis Bembo rougit et son front devint triste. Il recula d'un pas.

Puis encore, il se mit à genoux comme pour demander pardon.

Le jour grandissait, et jetait sa lumière croissante sur ce groupe charmant de jeunesse et de candeur, charmant d'amour et de beauté.

Bembo inclinait en avant son noble et gracieux visage. Ses yeux, tour à tour brillants ou voilés de tendresse, semblaient rivés au sourire d'Anna.

C'étaient deux créatures choisies, faites pour s'aimer, deux têtes angéliques comme les sait rêver le poète à l'heure d'élite où l'inspiration l'élève jusqu'à oublier la terre et comprendre les choses du ciel.

Bembo était bien heureux et ne rêvait point de joie plus grande. Elle était là, devant lui, à sa garde, et il n'avait rien à craindre pour sa sauvée. L'avenir en ce moment n'existait point pour lui, l'avenir non plus que le passé. Sa vie entière était le présent, l'amour suave et calme, la quietude du bonheur.

Il ne pensait point et ne voulait point penser. Son esprit était un riant chaos, et le souvenir et l'espoir se taisaient pour ne point troubler les doux repos de l'heure présente.

Les heures passaient. Le soleil de midi vint

frapper le vitrage de la terrasse. Les fleurs ouvrirent leurs corolles assoupies et mirent dans l'air leurs pénétrants parfums.

Bembo, lorsqu'il sentit l'odeur des myrtes et des orangers, tressaillit légèrement; ses traits s'animèrent, ses lèvres eurent un sourire.

Il se leva pour s'étendre dans un vaste fauteuil qui était au pied du lit de jour. Son regard s'était alangui, sa tête se renversait mollement sur le dossier de son siège; ses narines, voluptueusement distendues, respiraient avec ivresse les parfums que la terrasse envoyait vers lui par chaudes bouffées.

Et il contemplait toujours Anna par la fente paresseuse de ses paupières closes à demi.

Il y avait en lui autre chose maintenant que du bonheur et du repos, il y avait des désirs et de l'espoir. Ces fleurs et leurs parfums lui parlaient de l'Italie.

Oh! que d'amour sous ce beau ciel bleu de la Sicile et des Calabres, où l'exil avait conduit son enfance! que d'amour sur ces rivages dorés de l'Adriatique, la mer fiancée à ses aïeux!... Bembo n'était plus déjà en Angleterre; il se perdait avec Anna dans les bois d'orangers de Malte la Vaillante; ses yeux éblouis caressaient

le marbre des palais de Palerme ou de Venise , et Anna était encore près de lui...

Ce furent de doux rêves , qui durèrent tout le jour , car la jeune fille , engourdie par sa longue fatigue , ne s'éveilla qu'après le coucher du soleil.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux , tout était autour d'elle comme avant son sommeil. La lampe allumée brûlait sur une table , et Bembo ne se montrait point. Le souvenir des événements de la matinée lui revint vaguement. Elle se leva , ravivée , et rajusta devant une glace les plis froissés de sa robe.

La glace lui montra Angelo , assis derrière le lit , et immobile.

Elle se retourna vivement et baissa les yeux en rougissant. Puis elle traversa la chambre tout à coup et vint s'asseoir auprès de Bembo.

« Je n'ai pas peur de vous , dit-elle doucement ; je sais que vous êtes bon... Tout le temps que j'ai dormi , je vous ai vu près de moi... C'était bien vous... J'avais beau changer de rêve , vous étiez toujours là. »

Elle s'arrêta court et reprit avec une nuance de tristesse :

« Vous m'avez empêchée de rêver à Stephen. »

Bembo la contemplait avec ravissement et trouble. C'était de son côté que se trouvait la crainte.

« Le jour va sans doute bientôt paraître , poursuivit Anna qui ne savait pas combien de temps avait duré son sommeil ; y a-t-il loin d'ici à Cornhill ?

— Je suis prêt à vous conduire auprès de votre mère , répondit Bembo tristement.

— Je n'ai plus de mère , dit Anna qui perdit son sourire ; mais ceux qui m'aiment m'attendent... ma sœur... ma pauvre tante... mon cousin Stephen... partons vite !

— C'est dans Cornhill que vous voulez vous rendre ? demanda Bembo.

— Ne le savez-vous pas ? » murmura la jeune fille étonnée.

Bembo rougit et garda le silence.

« Vous m'avez dit , reprit Anna , que vous veniez de la part de mon cousin Stephen ?

— J'ai menti , madame , répondit Bembo dont le regard devint suppliant ; je ne connais pas votre cousin Stephen. »

Anna se leva , mais son joli visage exprima seulement de la surprise sans aucun mélange de frayeur.

« Vous ne connaissez pas Stephen ! dit-elle ; mais moi, me connaissez-vous ? »

Bembo faisait effort pour garder son sang-froid. Son rêve était fini.

« Je ne sais pas votre nom, madame, répliqua-t-il.

— Je m'appelle Anna... Vous en souviendrez-vous ?

— Il n'est pas en mon pouvoir de l'oublier ! murmura Bembo qui baissa la tête.

— Et vous, reprit la jeune fille en se rasseyant, dites-moi votre nom, pour que je l'apprenne à Clary et à Stephen.

— Pas à Stephen, » dit Bembo.

Il prononça son nom ; la douce voix d'Anna le répéta à plusieurs reprises.

« Je ne l'oublierai pas ! poursuivit-elle ; il est beau comme... »

Elles s'interrompit brusquement et devint rouge depuis le front jusqu'au sein. Puis elle demeura silencieuse. Bembo souffrait.

Au bout d'une minute, Anna mit sa main dans la sienne.

« Reconduisez-moi chez ma tante, dit-elle, qu'importe que vous veniez de la part de Stephen ou de la part de Dieu ? »

Bembo quitta son siège aussitôt.

« Comme Clary vous aimera ! dit encore Anna, tandis qu'ils traversaient le salon pour gagner la porte ; Clary et Stephen !... Vous viendrez bien souvent nous voir dans Cornhill, n'est-ce pas ? »

Bembo secoua lentement la tête.

« Quoi ! s'écria la jeune fille avec tristesse ; vous ne voulez donc plus me voir?... Vous m'avez délivrée, je le vois bien, parce que vous êtes bon, sans me connaître et comme vous auriez fait pour la première venue... Venez vite, monsieur ; je ne veux pas fatiguer votre bienfaisance. »

Pourquoi Anna parlait-elle ainsi ? Quiconque lui eût adressé cette question l'aurait certes fort embarrassée.

Quant à Bembo, il avait résolu de cacher soigneusement ce qui était au fond de son cœur, et le nom de Stephen, souvent prononcé, venait raffermir sans cesse sa volonté chancelante. A quoi bon trahir son amour ? Anna aimait ailleurs ; elle était sans doute fiancée. Et d'ailleurs, ce soir, demain au plus tard, Rio-Santo allait venir lui demander sa vie à lui qui était à Rio-Santo avant d'être à l'amour.

Ces deux motifs de se taire étaient de nature à influencer puissamment son caractère loyal et chevaleresque. Mais résiste-t-on jamais jusqu'au bout, quelque motif qu'on ait pour résister, lorsqu'on a vingt ans et que l'amour est de la partie?

Et puis, Bembo, il faut le dire, était là en face d'une tentation de l'espèce la plus irrésistible. Beaucoup faiblissent lorsqu'ils n'ont qu'à se retenir d'attaquer, et Bembo, lui, avait pour ainsi dire à se défendre. La naïve reconnaissance d'Anna prenait toutes les allures d'un penchant naissant et qui s'ignore. Point n'eût été besoin d'être aussi fat que les cinq sixièmes de nos gentlemen à la mode, pour voir dans l'expression trop vive de cette reconnaissance tout autre chose qu'un pur et simple mouvement de gratitude.

Mais il n'y avait pas un atome de fatuité dans le caractère du cavalier Angelo Bembo.

S'il céda, c'est qu'il aimait passionnément et qu'il était à bout de forces; c'est que sa froideur de quelques minutes, si péniblement soutenue, avait épuisé son courage; c'est que son cœur s'élançait vers Anna trop énergiquement pour qu'il pût davantage le retenir.

Aux dernières paroles d'Anna, qui étaient un véritable reproche, Bembo s'arrêta et la regarda fixement. Il fut quelques secondes avant de répondre, laissant voir sur son expressive et mobile physionomie l'effort du combat qu'il se livrait au dedans de lui-même.

« Madame, dit-il enfin, il y a une semaine que je vis avec vous, que je vis par vous. Je vous ai délivrée parce que je vous aime... et parce que je vous aime, je vous vois aujourd'hui pour la dernière fois.

— Vous m'aimez, Angelo! répéta miss Mac-Farlane avec son charmant sourire; je suis heureuse que vous m'aimiez.

— Vous ne me comprenez pas, murmura Bembo.

— C'est vrai, dit Anna; je comprends qu'on délivre une personne qu'on aime et qu'on voit souffrir... mais pourquoi l'éviter?

— Pour ne plus l'aimer, » répondit Angelo. La figure d'Anna prit un aspect pensif.

« J'ai peur de vous comprendre maintenant, dit-elle tout bas.

— C'est que vous me comprenez, Anna... Et vous voyez bien qu'il me faut vous quitter.

— Oh! oui, murmura miss Mac-Farlane dont la

tête se pencha sur sa poitrine ; je ne pourrais pas vous aimer autrement que comme votre sœur... J'aime Stephen... Je suis bien sûre de l'aimer. »

Elle prononça ces derniers mots d'une voix distraite, puis elle reprit comme si elle se fût éveillée tout à coup :

« Je suis bien sûre de l'aimer... j'en suis bien sûre. »

Les yeux d'Anna étaient baissés, et il y avait une sorte de doute dans cette affirmation répétée sans motif.

Bembo avait beau n'être point fat, il savait le monde. Il eut en ce moment un vague espoir, parce qu'il crut comprendre qu'Anna ne connaissait point le fond de son propre cœur.

Elle lui tendit encore sa main, et répéta d'une voix bien triste :

« Reconduisez-moi dans Cornhill. »

Bembo la fit monter en voiture. De Pimlico jusqu'à Cornhill, Anna ne prononça pas une parole ; mais plus d'une fois Bembo crut l'entendre soupirer douloureusement.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la porte de mistress Mac-Nab, Bembo descendit de voiture afin d'offrir sa main. Anna sauta résolûment sur le trottoir, puis elle s'arrêta indécise.

« Adieu, madame, dit Bembo.

— Adieu, » murmura la jeune fille.

Bembo crut voir une larme briller dans ses yeux à la lueur des réverbères.

Elle hésita encore durant un instant.

« Adieu ! adieu ! » répéta-t-elle ensuite précipitamment.

Elle souleva le marteau de la porte et entra sans se retourner.

Bembo était remonté dans la voiture.

Il était alors environ dix heures. Stephen venait de sortir avec Angus Mac-Farlane pour se rendre chez Frank Perceval, ainsi que nous l'avons dit.

Mistress Mac-Nab était seule. Nous n'essayerons point de dépeindre la joie de la pauvre dame, mais nous dirons qu'Anna répondit par des larmes aux embrassements de sa tante. Et pourtant elle ne savait point encore le sort de Clary.

Pensait-elle au beau cavalier Angelo Bembo, qui l'aimait, qui l'avait sauvée et qu'elle ne pouvait plus revoir?...

LE CABINET DU DOCTEUR.

Tyrrel l'aveugle et le docteur Moore étaient réunis dans le cabinet de ce dernier. Il était dix heures du matin environ.

Moore écrivait à son bureau, Tyrrel prenait le thé auprès de la cheminée.

C'était le lendemain des événements racontés aux précédents chapitres.

« Docteur, dit Tyrrel en achevant sa tasse de thé avec une grimace de dégoût, je ne puis jamais boire ni manger quelque chose sortant des mains

de ce diable de Rowley sans penser à mon heure dernière... C'est un triste chef de cuisine que vous avez là, sur ma parole!... Vous ne m'avez pas dit votre avis sur mon histoire de Brian de Lancaster.

— C'est fort adroit, répondit Moore avec distraction; vous en vouliez à cet étourdi de Lancaster?...

— Il y avait de quoi, docteur, il y avait de quoi... Si Brian, que Dieu le confonde! n'était point venu flairer mon coffre-fort dans Goodman's-Fields, Suky n'en serait point tombée amoureuse; partant, elle aurait pris pour amant Sa Grâce le prince Dimitri Tolstoï, d'où il suit que je n'aurais point essayé de contrefaire, pour cinq mille misérables roubles, la signature de Sa Grâce, en sorte que je n'aurais point eu occasion d'assommer ce pauvre diable de Roboam, qui n'aurait eu garde de me lier et d'aller chercher le magistrat: conséquence rigoureuse, je n'aurais pas été pendu. Or, docteur, si charmant que soit votre antidote contre la corde, je vous jure qu'on passe dans Old-Bailey un quart d'heure pitoyable... Outre cela, j'ai une vieille dent, voyez-vous, contre l'honorable fou... C'est lui qui soutenait de ses deniers la comtesse de White-Manor à

Londres, et si elle l'avait cru, j'aurais été forcé bien vite de plier bagage... Mais la sotte femme avait si grande frayeur de moi que jamais Brian ni personne n'a pu tirer d'elle mon nom ou la retraite de sa fille... Je lui avais dit que je tuerais l'enfant...

— Je ne savais pas, interrompit Moore, que Brian eût été l'amant de la femme de son frère.

— Son amant! s'écria Tyrrel; Lancaster l'amant de la comtesse! Ah! docteur, vous pensez à quelque diablerie, je veux le gager, mais vous ne pensez pas à ce que vous dites... Brian est un fou d'espèce chevaleresque... Il ne parlait jamais à la comtesse qu'avec le ton qu'on prend avec une reine, et...

— Assez! dit Moore; cela m'est égal.

— A la bonne heure... j'en dis autant pour ma part... Quant aux deux jeunes filles, vous m'avez demandé mon plan: le voici... Nous les expédierons toutes deux de compagnie à notre maison de plaisance de Crewe, avec Maudlin et deux beaux garçons... Dans un an, elles nous reviendront toutes formées, sinon... Il sera toujours temps, docteur.

Moore fit un signe d'affirmation indifférente.

« Ah ça! reprit Tyrrel, vous ne m'avez pas

raconté les détails de votre partie avec M. le marquis de Rio-Santo. »

Le front du docteur se plissa tout à coup à cette question.

« J'ai fait ce que j'ai pu, répondit-il.

— Et qu'avez-vous pu, docteur ?

— Rien ! »

Moore prononça ce mot d'un ton sec, comme s'il eût voulu éloigner tout d'un coup ce sujet d'entretien. Néanmoins il y revint de lui-même, et ajouta en haussant les épaules :

« Et après tout, que nous rapporterait la mort de cet homme ?

— Bien ! bien ! murmura Tyrrel ; les raisins sont trop verts... Docteur, poursuivit-il à voix haute, mon avis a toujours été qu'on trouverait difficilement un chef aussi avisé que le marquis... Mais vous vouliez occuper son poste, et je conçois cela ; or, ce que vous voulez, j'ai pris l'habitude de le vouloir... Quant à son secret, nous le lui prendrons bien quelque jour...

— Son secret ? » répéta Moore dont les yeux brillèrent.

Au moment où Tyrrel ouvrait la bouche pour répondre, le front étroit et luisant de maître Rowley se montra sur le seuil. L'aide-empoison-

neur avait sous le bras droit son in-quarto favori, et tenait une lettre dans la main gauche.

A son aspect, Tyrrel se boucha précipitamment le nez, ce qui porta l'aide-pharmacien à grommeler entre ses dents avec dédain son éloquente exclamation :

« Ta ta ta ta ! »

Ce soin rempli, Rowley traversa tout doucement l'espace qui le séparait de son maître, et mit devant lui la lettre qu'il tenait à la main.

« Allons, maître, allons ? » dit Tyrrel avec impatience.

Rowley comprit parfaitement qu'on l'invitait à porter ailleurs ses parfums de laboratoire ; mais au lieu de sortir, il tira prestement de sa poche un petit flacon de forme allongée et marcha sur Tyrrel.

Celui-ci, d'instinct, saisit le poker pour se mettre en défense.

« Ta ta ta ta ! fit Rowley en riant de bon cœur, je vous demande pardon gentleman... je n'avais pas remarqué que vous interceptiez à l'aide de vos doigts le libre passage de l'air dans le tuyau naturel formé par les cavités de vos narines... ta ta !... ce qui donnait à votre voix, gentleman, un son nasal et enrhumé, symptôme

particulier de l'indisposition connue sous le nom de coryza... »

Il fit grincer tout à coup le bouchon de verre de sa fiole et l'approcha du nez de Tyrrel qui éternua bruyamment.

« Dieu vous bénisse ! gentleman ; si vous aviez été enrhumé du cerveau , cela vous aurait fait grand bien , comme vous voyez... »

Moore en ce moment froissa la lettre qu'il venait de lire et laissa échapper une sourde exclamation de colère.

« Sortez ! » dit-il à Rowley.

Celui-ci fit un grand et humble salut. Puis il se dirigea vers la porte tout doucement, et murmura, sur le seuil, en lançant à Tyrrel une triomphante œillade :

« Ta ta ta ta ! »

— Qu'y a-t-il donc, docteur ? demanda Tyrrel.

— Il y a que la fatalité s'en mêle ! s'écria Moore avec une véritable rage ; je ne suis plus rien... pas même un médecin habile, à ce qu'il paraît. »

Il rajusta la lettre froissée, qui était de lady Campbell, et lut par saccades rapides :

« Monsieur le docteur,

« Vous partagerez, j'en suis convaincue, la

joie que nous ressentons. Depuis deux jours que nous sommes privées de l'honneur de vous voir, il s'est passé d'heureuses choses à Stewart-House. Le mal affreux dont ma nièce était frappée a paru céder hier matin. Aussitôt, nous avons mandé, à cause de votre absence, le docteur Hartwell, médecin ordinaire de lady Stewart... »

« Hartwell ! interrompit ici Moore avec un sourire amer ; un empirique !... un ignorant !... un pédant !... »

— Un âne, dit froidement Tyrrel ; voyons la fin. »

Moore était, assurément, un homme de grande pénétration, mais il n'existe point sur la surface entière du globe un médecin que la jalousie ne travaille et n'aveugle. Pour ne point chagriner trop les médecins, nous ajouterons que notre observation s'applique également et rigoureusement aux hommes de loi, aux jolies femmes, aux artistes, aux aéronautes, et par-dessus tout à l'irritable et vain troupeau des poètes. Moore était médecin ; il se voyait blessé au vif dans son orgueil de médecin ; le dépit lui mettait un voile sur la vue, et il était incapable de saisir ce qu'il y avait de sarcastique dans l'interruption de Tyrrel.

« Un âne ! répéta-t-il avec toute la bonne foi de la colère ; vous avez trouvé le mot, Ismaïl. Où en étais-je ?... Cette sottise lettre me met hors de moi, sur ma parole !... »

« ... Médecin ordinaire de lady Stewart... »

« Cela ne prouve pas en faveur du goût de milady, sur ma foi !... »

« ... De lady Stewart... M. Hartwell est arrivé sur-le-champ... »

« Je le crois bien, pardieu !... les gens comme lui sont toujours disponibles !... »

« ... Sur-le-champ, et a commencé une série d'applications dont le succès a été complet. Notre chère Marie revit ; Dieu a eu pitié de nous, en faisant de M. Hartwell l'instrument de sa miséricorde !... »

« C'est-à-dire, s'écria Moore, que ce misérable Hartwell est venu là juste à point pour profiter des effets de mon traitement... Mais il y a un *post-scriptum*... Je n'ai pas lu le *post-scriptum*. »

« P. S. Vous comprendrez, M. le docteur, qu'en ces conjonctures, il serait désormais inutile de quitter vos importants travaux pour visiter miss Trevor, qui peut se passer de vos soins. »

Moore déchira la lettre avec fureur.

« Un congé ! s'écria-t-il ; un congé en forme !... Craignait-elle donc que je retournasse chez elle après cette lettre impertinente ?... Oh ! cela est fait pour moi, Ismaïl !... Une catalepsie parfaitement caractérisée, qui se résout d'elle-même et comme une syncope ordinaire !... C'est un hasard diabolique !

— Cette miss Trevor est la fiancée de Rio-Santo ? dit Tyrrel.

— Oui... j'aurais parié dix mille livres qu'elle était perdue !... C'est sa fiancée en effet... Cela fait partie de son grand projet, de son secret ; il veut acquérir par ce mariage l'éventualité d'une pairie... Pourquoi ?... C'est ce que nous ignorons.

— C'est ce que nous saurons, docteur, avec de la patience et du temps. »

Moore ne répondit point, mais Tyrrel put l'entendre murmurer entre ses dents convulsivement serrées :

« Une catalepsie qui finit comme une migraine ! Hartwell, le misérable ! qui va se vanter partout d'avoir guéri une catalepsie !... »

Il se fit dans la chambre voisine un bruit de pas lourds, et la voix grave de notre honnête ami le capitaine Paddy O'Chrane s'éleva, montée à peu de chose près jusqu'au diapason de l'impatience.

« Que Dieu me damne ! disait-elle, tête à perruque obtuse, mon digne monsieur, je vous répète pour la sixième fois : *Gentleman of the night !*

— Ta ta ta ta ! répondait le bénin fausset de Rowley.

— Ta ta ta ta ! tempêtes !... Ta ta ta ta ! trois millions de blasphèmes !... que veut dire ta ta ta ta, puant coquin que vous êtes, de par Satan, monsieur, et ses cornes, misères ! Soyons pendus tous les deux !... Je vous répète, que l'enfer me brûle : *Gentleman of the night*... Laissez-moi passer. »

Tyrrel n'eut point de peine à reconnaître cette voix et ce style énergique. Il se levait pour aller à la rencontre du capitaine, lorsqu'un dernier ta ta ta ta, prononcé par Rowley, fut suivi d'un bruit de lutte parmi lequel s'élevaient çà et

là des blasphèmes du choix le plus heureux.

Presque en même temps un violent coup de pied ouvrit à la fois les deux battants de la porte, et Rowley, lancé avec la roideur d'un boulet de canon, vint tomber à plat ventre au milieu de la chambre, accompagné dans sa chute par le tome I^{er} des *Toxicological Amusements*.

Le capitaine Paddy O'Chrane se courba pour ne point heurter son chapeau contre la saillie de la porte et fit gravement son entrée.

« Que signifie tout ce bruit, monsieur ? demanda Moore en fronçant le sourcil.

— Que Dieu nous damne tous, répondit O'Chrane en soulevant son chapeau, j'ai l'honneur de saluer respectueusement Vos Seigneuries... Pour ce qui est du bruit, je ne suis pas homme à faire du bruit, Satan et sa femme, milords !... et je connais plus d'un garçon paisible qui, à ma place, eût brisé ce crâne chauve comme une coque de noix, trou de l'enfer, que diable ! »

Rowley demeurait à terre, immobile, aplati, complètement terrifié. Il ne songeait même pas à relever son in-quarto bien-aimé, dont la reliure en parchemin était déplorablement écornée.

Paddy le toisait de cet air tranquille et dé-

pourvu d'orgueil qui va si noblement aux triomphateurs.

Le visage irrité du docteur annonçait l'imminence d'une violente sortie. Ce savant homme était ce matin-là d'une humeur détestable. Tyrrel voulut s'interposer.

« Eh bien, Paddy?... » commença-t-il.

Mais Moore se leva brusquement.

« Qu'est-ce à dire ! s'écria-t-il ; allons-nous parlementer avec ce rustre?... Sortez, monsieur ! »

Paddy redressa aussitôt sa longue et roide taille, fit un demi-tour et se dirigea vers la porte au pas accéléré en disant :

« Comme il vous plaira, tonnerre du ciel !

— Mais il venait sans doute porteur d'un message, dit Tyrrel en s'élançant vers le capitaine ; asseyez-vous à votre bureau, docteur, et laissez-moi traiter cette affaire... Qui vous amène, Paddy ? »

Celui-ci s'arrêta, fit un second demi-tour et jeta vers Moore un rancunier regard.

« Ce n'est pas, répondit-il avec son merveilleux don de dire à chacun des injures sans perdre un atome de sa bonhomie flegmatique, ce n'est pas l'envie de voir le jaune visage de ce respec-

table lord qui m'amène, ou je veux être damné!... Quand je serai trop vieux, cornes d'un bouc ! pour gagner mon bifteck du matin, mon rosbif du midi, mon pudding de cinq heures et mon *cold-without* du soir, misères ! je me mettrai entre les mains de Sa Seigneurie, afin qu'elle m'envoie, damnation éternelle ! au plus juste prix dans l'autre monde... C'est son métier, Dieu nous punisse ! je pense.

Moore avait tourné le dos et tâchait de ne point entendre.

« Voyons, capitaine, dit Tyrrel sévèrement, venons au fait, je vous prie.

— Venons au fait, milord... Je veux bien avoir affaire à vous, qui êtes un homme sachant vivre, bien que, c'est la vérité, feu de l'enfer ! bien que vous ressembliez trait pour trait à un juif que j'ai vu pendre devant Newgate, et qui avait la figure d'un triste coquin, milord... Vous ne dites pas, vous, à un gentilhomme de sortir!... vous ne traitez pas de rustre, soyons damnés vous et moi, que diable ! et tout le monde ! un homme qui a commandé honorablement le sloop *le Hareng* frété par... »

Tyrrel frappa du pied et prit cet air terrible qui faisait jadis trembler Suzannah et Roboam.

Paddy O'Chrane le considéra curieusement.

« Par Gween et Gwenn de Carlisle, milord, acheva-t-il sans se presser ; je crois, tonnerre du ciel ! que Votre Seigneurie éprouve quelque contrariété?... »

Tyrrel croisa ses bras sur sa poitrine et prit un air de résignation.

« En somme, dit-il, vous êtes venu pour quelque chose... Y a-t-il du nouveau dans White-Chapel ?

— Je veux mourir si je le sais, milord, mourir comme un chien, dans le ruisseau !... Quant à être venu pour quelque chose, par la corde qui peut nous serrer le cou quelque jour, si c'est la volonté du diable, misère ! vous devinez juste... Je suis venu parce qu'il n'y a personne au *Purgatoire*... personne d'honnête, s'entend, car il y a une centaine de démons et autant de furies qui hurlent dans le trou comme des bienheureux... je suis venu, parce qu'il faut que je parle à un lord de la nuit, ayant des nouvelles de la plus haute importance à communiquer, que le diable nous emporte ! et que j'ignore, comme tout le monde, où est la maison de Son Honneur. »

Paddy remonta son col de crin, non sans

mettre dans ce mouvement toute la dignité qu'il comporte, et tendit son maigre et long jarret revêtu d'un fourreau de couleur chamois.

« Et quelles sont ces nouvelles ? dit Moore sans se retourner.

— Que Dieu nous punisse ! répondit O'Chrane, il serait bien osé à un rustre de ma façon de parler à un personnage vénérable comme est Votre Seigneurie... Milord, ajouta-t-il en s'adressant à Tyrrel, Jédédiah Smith, l'hypocrite coquin, auquel je dois respect comme à mon supérieur, m'envoie vers vous afin que vous sachiez où nous en sommes du trou de Prince's-Street.

— Et où en sommes-nous ? » dit Moore vivement.

Paddy, au lieu de répondre, se baissa tranquillement et saisit par l'épaule le malheureux Rowley, qui se frottait les côtes sur le tapis, en constatant le dommage éprouvé par son in-quarto chéri. Paddy le releva, lui imprima un mouvement de rotation et lui fit passer le seuil du cabinet en un clin d'œil, de telle sorte que Rowley, lorsqu'il s'arrêta, étourdi, au milieu de la chambre voisine, crut voir les quatre murailles tourner autour de lui, et ne put exprimer sa stupéfaction

que par son ta ta ta, prononcé, il est vrai, d'une façon particulière et faite pour donner à penser à ceux qui l'auraient entendu.

Paddy avait fermé la porte du cabinet.

« Jédédiah Smith, dit-il sans plus de préambules, vous fait savoir, milords, que la besogne est achevée. »

Moore se leva et ne prit point la peine de cacher sa joie.

« Quoi ! s'écria-t-il, la galerie est achevée ?... »

— Tout à fait achevée ? ajouta Tyrrel en se frottant les mains.

— Oui, milords, et, cornes de Belzébuth ! il était temps, je vous le jure sur ma part du paradis, ou sur toute autre chose moins chanceuse, soyons tous damnés !... le pauvre bon garçon de Saunder est à moitié mort à l'heure où je vous parle.

— On l'enterrera, dit Moore.

— Sans doute, charlatan du diable ! grommela Paddy scandalisé ; j'en dis autant de tes pratiques. »

L'annonce de l'entier percement de la communication établie entre le magasin de soda-water de Prince's-Street et les caves de Royal-Exchange était, comme on sait, impatiemment attendue par tous les lords de la nuit. Il y avait longtemps

que les membres influents de la Famille comptaient sur cet immense coup de filet pour emplir jusqu'aux bords la caisse commune. Tyrrel et Moore se firent donner tous les détails nécessaires. L'Éléphant était parvenu la nuit précédente au niveau des caves, et un coup de pioche donné sans précaution avait jeté en dehors du tunnel une pierre. Le trou produit par la chute de cette pierre communiquait avec l'un des celliers de la Banque.

Comme s'il eût attendu ce moment, Saunder était tombé comme une masse devant le trou, haletant et baigné d'une sueur froide. Paddy, qui aimait l'Éléphant comme un gardien de ménagerie aime le lion ou le tigre qu'il est chargé de nourrir, avait essayé de le relever pour le conduire jusqu'à son lit. Peine inutile : pour soulever Saunder, il eût fallu un cri ou une machine à mâter.

De sorte que le malheureux géant était couché, mourant, sur la terre froide de la galerie.

Tout ce qu'avait pu faire pour lui le charitable Paddy O'Chrane, c'avait été de mettre à sa portée l'énorme cruche de gin.

Lorsque le capitaine eut fini son rapport, il aligna quatre jurons en guise de parafé final et se tut.

Tyrrel et Moore se mirent aussitôt à écrire des lettres sur le bureau.

« Mon brave garçon, dit Moore, il faut que vous portiez sur-le-champ ce billet dans Belgrave-Square, à M. le marquis de Rio-Santo. »

O'Chrane prit la lettre.

« Je porterai cela où l'on voudra, tonnerre du ciel ! répondit-il, mais où diable votre seigneurie a-t-elle appris que je fusse un brave garçon ?... J'ai connu de vrais lords, Satan et sa queue ! qui m'appelaient tout au long capitaine... »

Toute la maison du docteur fut mise en réquisition pour porter à leur adresse des lettres semblables à celle dont on venait de charger Paddy. Rowley lui-même fut dépêché vers S. Boyne, esq., en toute hâte, avec injonction de trouver, coûte que coûte, cet honorable employé de la police métropolitaine.

M^{me} la duchesse de Gesvre, que son titre ne rendait point fière et qu'on trouvait toujours prête dans les grandes occasions, comme si elle se fût appelée encore Maudlin Wolf, reçut mission de se rendre à la Banque, pour faire tenir une lettre de Tyrrel à sir William Marlew, le sous-caissier central.

Restés seuls, Moore et Tyrrel rapprochèrent leurs sièges et commencèrent une conversation à voix basse, bien que personne ne fût là pour surprendre le mystère de leurs paroles. Cet entretien fut long. Quand ils se levèrent, Tyrrel dit en mettant sa main sur le bras du docteur :

« Quoi qu'il arrive, croyez-moi, laissez-le mener complètement cette affaire... après, on pourra voir.

— Mais s'il a l'intention, comme je le crois, objecta Moore, de faire de la Famille et de nous-mêmes les instruments de ses desseins secrets... si tous ces monceaux d'or ne tournaient qu'à son profit ?...

— Si tous ces monceaux tournent à son profit, docteur, répondit en riant Tyrrel, vous avez tout ce qu'il faut pour lui faire rendre gorge... Maintenant, partons vite pour White-Chapel, s'il vous plaît, ou nous arriverons en retard. »

Ils sortirent ensemble. Tyrrel ferma derrière lui toutes les portes à double tour.

Quelques secondes après leur départ, la porte qui donnait du cabinet dans la chambre où Clary avait été confinée, et que Tyrrel n'avait point fermée parce qu'elle n'avait aucune communi-

cation avec le dehors, s'ouvrit doucement pour livrer passage à Suzannah.

La belle fille traversa vivement le cabinet et pesa sur le pêne de l'autre porte par où Moore et Tyrrel étaient sortis.

Elle secoua la tête en souriant.

Puis elle disparut pour revenir bientôt avec Clary Mac-Farlane, dont elle soutenait avec une gracieuse et charmante sollicitude la démarche chancelante.

XXIV

LA CHAÎNE.

Clary Mac-Farlane était bien changée. Les traces du long et cruel martyre qu'on lui avait fait subir se voyaient sur son visage pâle et amaigri; sa taille, naguère si charmante en ses juvéniles proportions, se pliait, affaissée; elle marchait avec peine et lenteur.

Elle était belle encore ainsi pourtant, mais belle de cette beauté qui serre le cœur et fait compassion. Si Angus, son père, l'eût aperçue

en ce moment, il se fût rappelé avec larmes les derniers jours de la pauvre Amy Mac-Farlanc. Amy était ainsi, blanche et faible et bien belle encore, alors que déjà son pied trébuchait sur le bord de sa tombe.

Mais Amy souriait à sa mort prochaine et n'avait de pleurs, la sainte et douce femme, que pour l'avenir de ses enfants. Mourante, elle gardait sur ses traits ce calme suave et serein des jours de son bonheur. Clary, elle, avait quelque chose d'égaré dans les yeux; l'horrible choc imprimé à son système nerveux mettait à ses traits des tressaillements soudains et douloureux. Sa bouche s'ouvrait parfois pour prononcer des paroles inexplicables.

Et le dépérissement physique et moral de cette enfant naguère si belle était plus frappant et semblait plus complet auprès de la splendide jeunesse de Suzannah, qui, robuste dans sa grâce exquise, éblouissante de séve, rayonnait l'intelligence généreuse, la noblesse de l'âme et tous les charmes choisis et toutes les victorieuses séductions qui peuvent couronner, comme une auréole divine, le front virginal d'un chef-d'œuvre de Dieu.

La tristesse éprouvée à l'aspect de Clary se

fût changée en attrait irrésistible et délicieux à la vue de Suzannah, parce qu'elle était là comme un bon génie veillant sur la faiblesse et la souffrance, parce que son sourire, bienfaisant, tendre, consolateur, semblait descendre comme un baume sur la blessure cachée de la malade, parce que chaque fois que Suzannah parlait, bien doucement et comme parle une jeune mère, penchée sur le berceau de son enfant, la pauvre Clary se prenait à revivre.

Elles entrèrent toutes deux dans le cabinet du docteur Moore. Suzannah, les deux bras passés autour de la ceinture de Clary, la soutenait et lui donnait courage. Presque à chaque pas, la belle fille mettait au front pâle de miss Mac-Farlanc un baiser caressant, et courbant son langage à ces formes mignardes qu'on emploie pour calmer les enfants qui souffrent, elle tâchait de rendre quelque ressort à l'esprit immobilisé de Clary.

« Voilà que vous marchez toute seule, chère petite sœur, dit-elle en franchissant le seuil du cabinet. Je n'ai presque plus besoin de vous soutenir... Savez-vous, Clary, que nous sommes maîtresses ici toutes deux?... On nous a enfermées; mais j'espère bien trouver une route qu'ils

n'ont point songé à barricader... Asseyez-vous, ma belle Clary, et reprenez haleine. »

Miss Mac-Farlane se laissa tomber dans le fauteuil de Tyrrel avec un soupir de lassitude. Son œil languissant, et agrandi par la maigreur de ses joues, se tourna vers Suzannah et eut une fugitive expression de reconnaissance, pour redevenir morne aussitôt.

« J'étais à ses côtés, murmura-t-elle, et j'étais bien heureuse, car il m'aimait... Anna est venue... Il s'est mis aux genoux d'Anna... Mon cœur s'est brisé !... »

Sa bouche se contracta et son œil trembla comme il arrive au moment où les larmes sont près de jaillir.

« Mais j'aime encore Anna ! poursuivit-elle ; je ne lui dirai pas qu'elle m'a tuée... »

La belle fille s'assit auprès d'elle et l'attira sur son cœur.

« Et vous faites bien de l'aimer, ma chère petite sœur, dit-elle, car elle est bonne comme vous... pauvre enfant ! Ne voyez-vous pas que tous ces tristes souvenirs qui vous font tant de mal ne sont que des rêves?... Ils ont torturé votre âme, les cruels, encore plus que votre corps... Écoutez-moi, Clary, ma belle Clary,

vous allez être libre... Ne songez plus aux tristes visions qui ont tourmenté votre solitude... Tout cela n'est que mensonge, ma sœur...

— Je l'ai vu, » murmura miss Mac-Farlane en frissonnant.

Puis elle ajouta d'une voix sourde :

« Je sais une longue histoire... Notre nourrice nous la contait en Écosse... La jeune fille s'appela Blanche et le fils du laird avait nom Bertram... Bertram de Jedburg... Blanche aimait le fils du laird... »

Clary s'interrompit et baissa les yeux.

« Après ? dit Suzannah en riant.

— Après ? répéta Clary qui releva ses paupières, et fixa son regard dans le vide ; oh ! chacun sait ce qui arriva... Blanche aimait le fils du laird... Blanche l'aimait tant qu'elle le tua. »

La tête de Clary se pencha sur sa poitrine. Sa main, qui était dans celles de Suzannah, devint humide et glacée.

La belle fille redoubla de caresses et de douces consolations. Il y avait en elle une force de persuasion si pénétrante qu'elle agit à la longue sur le cœur fermé de la pauvre Clary. Le charme opéra. Miss Mac-Farlane, ramenée un instant

à la vie, jeta ses deux bras autour du cou de Suzannah et lui dit merci en pleurant.

Suzannah profita de ce moment lucide.

« Vous voilà reposée, ma petite sœur, dit-elle; ne voulez-vous point venir embrasser Anna?

— Anna! répéta Clary; qui sait ce qu'elle est devenue, mon Dieu!... Oh! venez, madame, venez bien vite, et tâchons de la retrouver. »

Miss Mac-Farlane s'était levée d'elle-même. Suzannah se hâta de la soutenir, et lui fit quitter la direction de la porte principale, vers laquelle Clary avait fait déjà quelques pas en chancelant.

« Nous sommes enfermées de ce côté, dit-elle; venez, je sais une autre issue... mais hâtons-nous, car nous ne retrouverions point peut-être cette occasion perdue... »

Elles avaient traversé la chambre dans sa longueur. Suzannah, soutenant toujours d'une main Clary Mac-Farlane, mit son doigt sur un bouton de cuivre qui semblait destiné à retenir les plis d'une draperie. Elle pesa sur le bouton de toute l'énergie de sa force presque virile. Un grincement se fit sous la tenture et une porte masquée, qui communiquait avec la maison abandonnée du n° 9 de Wimpole-Street, s'ouvrit toute grande.

« Victoire! » s'écria la belle fille, qui souleva entièrement Clary et la porta sans s'arrêter jusqu'au seuil du n° 9.

Une demi-heure après, un fiacre s'arrêta dans Cornhill devant la maison de mistress Mac-Nab. Suzannah sauta sur le trottoir et regarda la façade avec des larmes dans les yeux.

« Oh! que je l'ai bien souvent cherchée! murmura-t-elle; à présent, je n'en oublierai plus le chemin. »

Elle frappa. Ce fut Anna qui vint ouvrir.

La belle fille la baisa au front avant qu'Anna étonnée pût se reconnaître, puis elle lui montra le fiacre.

« Votre sœur est là dedans, Anna, dit-elle.

— Ma sœur! » s'écria la jeune fille en s'élançant au dehors.

Suzannah la vit franchir le marchepied du fiacre et mettre sa tête dans le sein de Clary. Elle resta une seconde immobile et les yeux humides, puis elle traversa rapidement Cornhill et monta dans un cab qui partit au galop pour l'hôtel de lady Ophélie, comtesse de Derby.

Anna voulut se retourner pour rendre grâce à l'inconnue qui lui ramenait sa sœur. Elle ne vit plus personne sur le seuil. Seulement, une douce

voix vint à son oreille parmi le fracas de la rue.

« Je reviendrai, » disait cette voix.

Anna régarda du côté d'où partait le son. Elle vit une tête se pencher à la portière d'un cab au galop, une belle tête avec un sourire de madone. Puis la foule se mit entre deux ; les grands omnibus passèrent : Anna ne vit plus rien.

Ce soir-là les deux petits lits blancs, qui s'alignaient, jumeaux, au fond de l'alcôve commune, dans la chambrette occupée par les deux sœurs, s'affaissèrent sous leur fardeau accoutumé. Mistress Mac-Nab allait de l'un à l'autre, embrassant Clary, embrassant Anna, et remerciant Dieu avec larmes.

« Bess, disait-elle, oh ! Bess, où est mon Stephen ?... Trouvez-moi mon Stephen sur-le-champ afin qu'il les voie là toutes deux... toutes deux retrouvées !

— Il n'y a pas à dire, répondait Betty ; c'est de la chance, car une des deux aurait pu rester en chemin pour sûr... C'était là un événement, quand j'y pense !... Ah ! Lord ! tout le quartier en a jaté pendant huit jours... Quant à mister Stephen, ajouta-t-elle d'un air pincé, Dieu sait où il est à l'heure où nous parlons et ce qu'il fait, madame !... Il n'est point rentré cette nuit, et

l'homme avec qui je l'ai vu sortir hier au soir (je ne voudrais pas porter de jugement téméraire) avait la tournure de tout ce qu'on voudra, excepté celle d'un honnête gentleman... Mais depuis quand m'appartiendrait-il de juger les actions de mister Stephen, par exemple !... »

La vieille dame n'écoutait pas ou ne voulait pas écouter ; elle se donnait tout à sa joie. N'étaient-elles pas là toutes les deux, celles qu'elle avait tant pleurées ?...

Elles étaient là. Mais l'attentat de Bob-Lantern n'était point resté sans résultat. Nous savons l'état de la malheureuse Clary. Que de jours de repos et de bonheur il allait falloir pour effacer les traces funestes de son martyre !

Anna aussi était changée. Heureusement le changement opéré en elle n'était point d'une nature aussi douloureuse. Au physique, un peu de fatigue ; au moral...

C'était un grand secret pour tous et pour elle-même. Anna ne se l'avouait point ; le savait-elle ?

Question ardue. Ce qui est certain, c'est que cette nuit-là son sommeil agité n'évoqua point l'image de Stephen. Ou si Stephen apparut dans ses songes, le jeune médecin avait pris, par une

transformation étrange à coup sûr, et que nos lectrices ne sauront point expliquer, des traits de héros de roman, de grands yeux noirs qui languissaient et parlaient d'amour, un regard soumis, un doux sourire, une taille... la taille souple et noble, gracieuse et fière, du beau cavalier Angelo Bembo...

Tyrrel et le docteur Moore, en quittant Wimpole-Street, s'étaient rendus hâtivement dans White-Chapel-Road, afin d'assister au conseil des lords de la nuit.

La séance fut, comme on le pense, bien remplie et fort intéressante. La noble assemblée était en fièvre. On n'y comptait guère que par millions sterling, et si quelqu'un eût ouvert la bouche pour parler d'une dizaine de milliers de guinées ou autres bagatelles, nous ne savons à quelle extrémité se seraient portés contre cet importun orateur le jonc à pomme d'émeraude de lord Rupert Bel..., vicomte Clé..., la cravache de l'honorable John Peaton, ou même le poing révérend de Peter Boddlesie, le futur doyen de Westminster.

Naturellement, le personnage important de la séance était derechef William Marlew, sous-caissier central de la banque d'Angleterre.

Ce gentleman, dont les talents oratoires et

arithmétiques nous sont suffisamment connus, calcula sur ses doigts qu'il faudrait douze cents hommes et trois nuits pour vider les caves de Royal-Exchange. Peut-être se trompait-il en plus ou en moins, mais il n'y a pas d'apparence, parce qu'il était membre correspondant de l'académie des sciences de Chandernagor et vice-président du Logarithm's club. En tous cas, son calcul fut accepté comme sincère et véritable.

Restait à savoir comment on introduirait douze cents hommes à la banque.

Il va sans dire que la *Famille* était amplement représentée dans le corps, fameux par sa probité farouche, des gardiens de caves. Là ne gisait point la difficulté. Mais douze cents hommes!...

Douze cents hommes et trois nuits.

S. Boyne, esq., le banquier Fauntlevy, sir George Montalt et bien d'autres essayèrent d'éclairer la question, mais ils éprouvèrent un échec complet, malgré le loyal et parlementaire appui de lord Rupert qui prononça fort à propos en cette circonstance le fameux :

« Écoutez ! écoutez !

— Et pourtant, dit le révérend Peter Boddlesie en voyant que tout le monde hésitait, il est

de notre honneur de ne pas laisser une pièce de six pence dans les caves.

— Évidemment, » appuya Marlew.

Chacun se tourna vers le chef, M. Edward, comme si sa cervelle infailible eût dû avoir en réserve des solutions pour toutes les difficultés.

Le marquis de Rio-Santo était à son poste, au trône de la présidence, mais il ne prenait point part à la discussion, et s'entretenait fort activement avec sir Paulus, Bembo, Smith, Falkstone et le docteur Muller, qui n'était autre que notre connaissance l'Écossais Randal Grahame. Ces cinq lords étaient la *camarilla* du marquis, et nous retrouvons parmi eux, sauf le nègre chauve Absalon, qui commandait alors une barque d'observation dans les mers de la Chine, et le joyeux roi *Lear*, mort plein d'âge et de vertus quelques années auparavant, tous nos conjurés du bois d'Eagle-River.

« Messieurs, dit Rio-Santo, soit qu'il lui plût de répondre à l'interpellation muette de ses pairs, soit qu'il jugeât venu le moment de clore la séance, je dois vous prévenir que, usant des pouvoirs à moi conférés par vous naguère, j'ai mis sur pied aujourd'hui le ban et l'arrière-ban

de la Famille. Il serait trop long de vous détailler les rôles divers que nos hommes auront à jouer cette nuit sur tous les points de Londres : j'ai pris à ce sujet l'avis des deux honorables membres de la police qui font partie de cette assemblée. »

S. Boyne, esq., et le commissaire de la Cité s'inclinèrent en signe d'affirmation.

« Il faut, en cas de malheur, reprit le marquis, que l'attention des agents du gouvernement soit détournée, et je me bornerai à vous apprendre que tout est disposé dans Londres pour qu'une émeute formidable éclate au premier signal.

— Mais les vingt-cinq millions sterling, s'il plaît à Votre Seigneurie ? insinua le révérend Peter Boddlesie, qui ne perdait pas aisément de vue le solide.

Cette interruption ne déplut à personne.

« Écoutez ! écoutez ! dit lord Rupert.

— Les vingt-cinq millions sterling seront à nous, monsieur, répondit Rio-Santo. Bien que le temps me presse, je consens à vous faire savoir ce que j'ai réglé à cet égard. Il y aura *rush* de nos hommes au bout de Prince's-Street et dans Lokbury, dans Cornhill, dans Cheapside et dans

King-William-Street, partout enfin aux abords de notre tunnel. Un passage restera ouvert néanmoins dans Threadneedle-Street, au bout duquel nos fourgons attelés en poste devront stationner. Le gaz sera éteint devant le magasin de soda-water et dans le carrefour. Sir William Marlew se tiendra à l'intérieur de la banque avec ceux des gardiens qui nous appartiennent... Je dois dire à sir William que tout dépend ici de son aplomb et de sa célérité. Il aura sous ses ordres le nombre d'hommes qu'il jugera à propos de fixer, mais je l'invite à ne point dépasser vingt ou trente, parce que la confusion est ici l'obstacle le plus redoutable.

— Vingt ou trente ! se récria Marlew. Pensez-vous donc, milord, que vingt-cinq millions sterling, qui font six cent vingt-cinq millions, argent de France, et qui, évalués en dollars de l'Union...

— Je pense, monsieur, interrompit le marquis, que notre tunnel n'est pas aussi large que Regent-Street... la circulation, si on devait se servir des moyens ordinaires, y serait lente ; le moindre embarras la rendrait impossible. Tout retard est fatal dans une entreprise comme la nôtre. J'ai avisé. Vous n'aurez à vous occuper,

sir William, que de l'intérieur de la banque et du transport des objets à l'orifice intérieur de notre galerie. »

Rio-Santo cessa de s'adresser au sous-caissier central et se tourna vers le gros de l'assemblée.

« Voici ce que j'ai décidé, poursuivit-il, sauf votre approbation, messieurs. Pour éviter les allées et venues dans un boyau étroit, où il faudrait agir et marcher avec un ensemble que nous ne pouvons point attendre de nos hommes, j'ai pensé à établir une double chaîne communiquant des caves de la Banque à Prince's-Street. De cette façon, notre proie, passant de main en main avec rapidité et sans interruption, arrivera bien plus sûrement à sa destination.

— Hurrah ! cria John Peaton ; ma parole d'honneur, l'idée est forte !

— Permettez !... dit le révérend Boddlesie, qui ne comprenait pas parfaitement.

— Je propose de voter, séance tenante, des remerciements au très-noble marquis, dit le pair d'Angleterre. Ce sera, s'il m'est permis d'employer une image poétique devant vos seigneuries, ce sera un fleuve d'or ayant sa source dans les caves de la banque...

— Et son embouchure dans nos poches, inter-

rompit l'honorable John Peaton ; l'idée est très-forte... je voudrais être à demain.

— Mais... , » commença Peter Boddlesie.

John Peaton voulut bien entreprendre pour le futur doyen de Westminster l'explication de l'image poétique du noble lord. Il s'approcha et dota le nez bourgeonné de Sa Révérence d'une large croquignole.

« Passez à votre voisin , dit-il.

— Mais , milord !... s'écria l'homme d'église , en prenant la pose classique du boxeur.

— Passez à votre voisin ! » répéta l'honorable John qui savait à fond l'art de la plaisanterie anglaise.

Nous pensons que le révérend Boddlesie dut dire : Dieu me damne ! ou quelque chose d'approchant.

« Eh bien , monsieur , reprit John Peaton , nos hommes feront ce que vous ne voulez pas faire. Au lieu d'une croquignole , on leur donnera un lingot ou un sac de cinq cents souverains , qu'ils passeront à leur voisin...

— Ah ! » fit Peter Boddlesie d'un air de doute.

Puis , comprenant tout à coup , il donna un grand coup de poing sur la table et tendit cordialement la main à John Peaton.

« Devant le magasin de soda-water , reprenait pendant cela Rio-Santo , au bout de Prince's-Street , se trouvera la tête de nos fourgons , protégée par une cohue de nos hommes. Aussitôt chargé , chaque fourgon prendra le galop par Threadneedle-Street , pour gagner Leaden-Hall , puis White-Chapel-Road , où nous avons , nous aussi , nos caves , messieurs.

— Et qui sera chargé de surveiller le transport ? demanda Moore.

— Vous , monsieur , et sir Edmund Mackensie , répondit Rio-Santo. Les autres emplois sont à la volonté des gentlemen ici présents , sauf messieurs de la police dont le rôle est tracé. Il serait bon que chacun payât de sa personne et soutint les groupes.

— Et milord , demanda encore le docteur , où sera pendant ce temps votre seigneurie ?

— Là où il y aura du danger et du travail , monsieur , répliqua Rio-Santo ; à onze heures précises il faut que la besogne commence dans le tunnel. Jusque-là , Prince's-Street doit rester désert. Mes ordres sont donnés. La police aura suffisamment à faire dans d'autres quartiers , pour qu'elle ne songe point à nous inquiéter. »

Rio-Santo se leva. Les lords de la nuit se

séparèrent, laissant seulement au lieu de la réunion Jédédiah Smith, avec ordre d'ouvrir les portes du *Purgatoire* à la tombée de la nuit, afin que la tourbe amassée là loin du jour fit irruption au dehors et augmentât d'autant, au moment de la crise, le désordre général.

Rio-Santo remonta dans sa voiture avec Bembo et Randal Grahame.

Derrière, dans une autre voiture, Falkstone et Paulus Waterfield suivirent la même route, de sorte que les deux équipages arrivèrent en même temps dans Belgrave-Square.

Il était alors quatre heures du soir. Les abords d'Irish-House étaient déserts. Stephen et Perceval ne devaient venir se poster dans Belgrave-Square qu'une heure plus tard.

Lorsque le marquis et ses trois compagnons entrèrent dans le salon d'Irish-House, il y avait deux hommes assis auprès du foyer. L'un de ces deux hommes, auprès duquel se courbait, caressant et confiant, le beau chien Lovely, était le laird Angus Mac-Farlane.

Angus avait la tête penchée sur sa poitrine; il semblait profondément absorbé dans ses réflexions et ne remua point à l'entrée des nouveaux arrivants.

L'autre étranger, au contraire, se leva et salua gravement M. le marquis de Rio-Santo. C'était un homme chargé de vieillesse, à la physionomie ouverte et pensive, au large front demi-chauve où la méditation avait creusé de profondes rides.

Il y avait en lui du tribun et il y avait de l'apôtre. On n'eût point su dire si cet énergique visage avait derrière soi l'âme ferme et douce d'un conseiller de paix ou le cœur ardent d'un prédicateur de la guerre.

Rio-Santo s'avança vivement vers lui et toucha sa main avec un mélange de cordialité et de respect.

« Soyez le bienvenu, monseigneur, dit-il, je vous attendais. »

AVANT LA BATAILLE.

L'étranger salué par le marquis de Rio-Santo du titre de monseigneur répondit à cet accent à la fois respectueux et cordial par une cordialité pareille et un respect au moins égal. Il y avait en effet, sous la fougue énergique de son mâle visage, une sorte d'humilité chrétienne. Le prêtre inspiré, qui le premier souleva l'Europe catholique au moyen âge pour la précipiter à la conquête du sépulcre saint, devait avoir ce regard à la fois modeste et brûlant, ce front vaste,

courbé sous une pensée d'abnégation pénitente et tout resplendissant pourtant de volonté puissante, indomptable, absolue.

Ceux qui connaissent l'Irlande et les chefs généreux du mouvement qui l'entraîne, malgré la robuste opposition d'un grand homme, à commencer une lutte acharnée contre ses avides et déloyaux oppresseurs, ceux qui savent que Daniel O'Connell tout seul sert de digue au torrent, et peut retarder le déchainement des haines légitimes et des justes colères qui s'accumulent depuis si longtemps de l'autre côté du canal Saint-George; ceux, en un mot, qui, ne s'arrêtant pas à la surface des événements et aux paroles des hommes, voient plutôt dans le grand tribun irlandais un bouclier pour l'Angleterre qu'un instrument de châtement et de représailles, ceux-là devineront le nom et le haut caractère du personnage nouveau que nous mettons en scène. Les autres admettront sur notre parole qu'il avait droit au titre de monseigneur, et qu'il avait droit aussi au respect de tous.

Car il nous semblerait malséant et téméraire de jeter brusquement à la curiosité frivole que notre histoire à pu éveiller çà et là le nom d'un homme vivant, vénéré, placé par sa position, par

son âge et par ses fonctions d'une nature spéciale, dans une sphère tout autre que celle où s'agitent les acteurs mauvais ou bons de notre drame, parmi les événements duquel il ne fera que passer d'ailleurs.

« J'ai vu partir mes pauvres enfants, dit le vieillard en tenant toujours la main du marquis et en le regardant fixement; je n'ai pas eu le courage de les retenir... Vous les appelez, milord, et n'êtes-vous pas aussi leur père?... N'est-ce pas à votre bienfaisance inépuisable qu'ils doivent en grande partie leur vie et celle de leur famille?... Mais, au nom du ciel, quel est votre dessein?

— Ils sont dix mille, n'est-ce pas, monseigneur? demanda Rio-Santo.

— Ils sont dix mille, milord, et d'autres seraient venus, sans les dépenses du voyage. Je ne sais si cela est un bien, mais nos paysans du Connaught perdent confiance aux promesses du grand libérateur... Ils espèrent en vous qui leur donnez du pain au lieu de lever la dime sur leur misère... J'espère en vous, moi aussi, milord, mais je voudrais avoir l'assurance que votre courage ne vous entraînera point, vous et mes pauvres enfants d'Irlande, à une guerre inégale, dont

le monde condamnerait les moyens, et que Dieu lui-même...

— Monseigneur, attendez à demain, interrompit Rio-Santo avec une certaine émotion dans la voix; la lettre qui m'annonçait la venue de nos frères d'Irlande me disait aussi votre arrivée... Demain, je vous expliquerai... demain, vous saurez tout...

— Et d'ici à demain, milord? demanda le vieillard.

Tout en causant à voix basse, ils s'étaient éloignés du foyer autour duquel s'asseyait maintenant le reste des assistants, savoir, Waterfield, Randal et Bembo en un seul groupe, et Angus à l'écart, gardant sa contenance sombre et absorbée.

Bembo, lui aussi, était triste et préoccupé. Il passait avec distraction ses doigts effilés dans les longues soies du beau Lovely et ne prêtait nulle attention à ses deux compagnons, qui échangeaient çà et là quelques paroles.

« Signore, dit enfin Paulus, on prétend que vous en savez plus long que nous sur bien des choses. Pourriez-vous nous apprendre quel est ce Monseigneur avec qui s'entretient le marquis? »

Bembo n'entendit pas, ou ne voulut pas ré-

pondre. Hormis Rio-Santo lui-même, il méprisait et détestait tout ce qui faisait partie de l'association.

Waterfield savait maintenant mettre une couche de flegme sur sa fougue brutale d'autrefois; mais dès que l'œil du monde n'était plus fixé sur ses actions, il redevenait pour un peu le ru'e tueur de bœufs d'Eagle-River.

« Eh! signore, reprit-il avec un sourire de grossier sarcasme, laissez là Lovely, votre rival dans les bonnes grâces de sa seigneurie, et répondez à ceux qui vous parlent. »

Bembo releva lentement sur lui son grand œil noir tout plein d'indifférence et de dédain, puis il se reprit à caresser en silence la soyeuse fourrure de Lovely.

« Qui se ressemble s'assemble! » grommela Paulus.

Un faible sourire courut parmi le bouquet de poils bruns qui ombrageaient la lèvre du cavalier.

« Monsieur, dit-il, d'autant qu'il n'y a point ici beaucoup de choix, mis à l'écart don José, son compagnon et ce gentleman, ajouta-t-il en saluant le laird, je vous remercie de ne m'avoir point comparé à pire que Lovely. »

Son regard moqueur, complétant sa pensée, glissa de Paulus à Randal et de Randal à Paulus.

Ce dernier fit un brusque mouvement de colère. Randal avait les yeux fixés sur le laird.

« La paix ! murmura-t-il en serrant le bras de Paulus. Eh bien ! Mac-Farlane, ajouta-t-il tout haut, qui diable vous a comme cela fêlé le crâne ? »

Cette question détourna l'attention de Waterfield et de Bembo lui-même qui n'avait fait qu'entrevoir le laird la veille au moment où ce dernier s'évadait d'Irish-House, et qui ne le reconnut point. Bembo remarqua seulement alors, ainsi que Paulus, les blessures sans nombre qui couvraient le crâne et le visage de Mac-Farlane.

Celui-ci prit le poker et tisonna le feu.

« Il y a maintenant quinze ans qu'il vint un soir à la ferme de Leed, murmura-t-il en fixant ses yeux égarés sur Randal ; ce fut une nuit de malheur. Il m'ensorcela... Depuis, je suis un malfaiteur... Ah ! laisser tuer, c'est tuer... Je suis l'assassin de Mac-Nab... Et maintenant... mes enfants ! mes enfants !... »

Il laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

« Je veux mourir, dit Randal à voix basse, si ce maniaque n'a pas quelque chose dans la tête... »

Je le connais... Il médite quelque diable de coup !

— Que peut-il faire ? » dit Paulus en haussant les épaules.

Bembo s'était levé et avait gagné une embrasure donnant sur la place de Belgrave. La terre et les arbres dépouillés du square étaient couverts de neige. Bembo remarqua, non sans surprise, sur ce fond uniformément blanc, plusieurs formes noires, tantôt immobiles, tantôt s'agitant sans changer de place, comme un homme qui piétine. Ces objets, du reste, étaient fort indistincts, parce qu'il faisait sombre déjà et que le gaz n'était point allumé encore.

Bembo ne put empêcher une vague inquiétude de se glisser au dedans de lui.

Il tourna les yeux vers M. de Rio-Santo afin de lui montrer ces ombres qui, ainsi rassemblées et immobiles sur la neige, par une température glaciale, ne pouvaient être ni des passants, ni des promeneurs ; mais le marquis était tout entier à son interlocuteur.

Or, à part le marquis, il n'y avait là que Lovely auquel Angelo voulût bien adresser la parole, et Lovely, pour intelligent qu'il pût être, n'eût vraisemblablement point compris les craintes du cavalier.

Ces formes noires qui tranchaient sur la neige étaient Donnor d'Ardagh et ses compagnons apostés là par Stephen. Le jeune médecin et Frank Perceval se tenaient un peu plus loin et se trouvaient cachés par la courbe du parc intérieur du square.

Rio-Santo et son interlocuteur revinrent à pas lents vers le foyer.

« Songez-y, milord, disait le vieillard d'une voix solennelle; l'épée de Dieu doit être sans tache et les voies de la Providence, pour être mystérieuses et détournées souvent, ne côtoient jamais le chemin de l'enfer... Vous êtes puissant et votre cœur a conçu un dessein généreux et noble. Mais que les moyens soient purs autant que le but est grand!... A demain donc, milord; je compte sur votre promesse. Demain je saurai si mes pauvres enfants, qui ont retrouvé dans votre Saint-Giles de Londres une misère plus grande encore que la misère de l'Irlande elle-même, peuvent vous donner leurs bras et leurs cœurs, suivre votre route en aveugles et mourir chrétiens en mourant avec vous.

— Demain, monseigneur, répondit Rio-Santo, je n'aurai plus rien de caché pour vous. »

Il reconduisit le vieillard jusqu'à la porte

extérieure d'Irish-House, et ceux qui se fussent trouvés à portée l'auraient vu baisser dans l'ombre la main qu'il avait pressée tout à l'heure entre les siennes.

Au moment de repasser seul le seuil du salon, il s'arrêta et s'appuya pensif au montant de la porte.

« Demain ! murmura-t-il au bout de quelques secondes. Ah ! cet homme dit vrai ! l'épée du Seigneur doit être pure et sans tache... mais ce que j'ai fait de bon, placé dans la balance, l'emportera peut-être sur mes fautes... Et puis j'ai travaillé vingt ans ! »

Il secoua si brusquement la tête que les anneaux de sa riche chevelure s'agitèrent comme les mèches frissonnantes de la crinière d'un lion. Son front se releva. Lorsqu'il entra dans la chambre, on n'eût point deviné, sous la résolution hautaine et indomptable brillant dans son regard, qu'un vent d'hésitation et d'angoisse venait de passer sur son âme.

« Mon frère Angus, dit-il au laird en lui tendant la main, je suis bien heureux de vous trouver ici. Vous eussiez manqué à cette réunion, où sont rassemblés tous ceux qui ont une portion de mon secret. A vous, mon frère, je vous

l'ai donné tout entier, il y a bien longtemps.

— Il y a quinze ans, la nuit, à la ferme de Leed, » prononça Mac-Farlane d'une voix sourde.

En même temps, il répondit avec une vigueur convulsive à la pression de la main du marquis.

Randal Grahame hocha la tête d'un air de crainte et de doute.

« Écoutez-moi, amis, reprit Rio-Santo dont l'œil rayonnait l'enthousiasme et l'audace : écoutez-moi. L'heure est venue de ne vous plus rien cacher... Il y a vingt ans que j'ai déclaré, moi tout seul, la guerre à l'Angleterre, au nom de mon père mort et de l'Irlande opprimée... Il y a vingt ans que je frappe sans relâche... Cette nuit, je vais livrer bataille rangée et décider le destin de la guerre d'un seul coup... Je vous ai choisis pour mes lieutenants.

— Merci, » dit Bembo.

Randal et Paulus se rapprochèrent; le premier, homme intelligent et énergique, s'était donné sciemment au marquis; l'autre était subjugué. L'audace supérieure du marquis avait opéré sur lui complètement. Il était dévoué autant et plus que si son dévouement instinctif eût eu sa source dans la tête ou dans le cœur.

Quant au laird, il croisa ses bras sur sa poitrine et dit froidement :

« Ah ! c'est pour cette nuit. C'est bien, mon frère Fergus. Je suis content d'être venu...

— Tout est prêt, reprit Rio-Santo; les mesures patiemment combinées depuis si longtemps vont aboutir à la fois... Ne croyez pas aller au combat en victimes dévouées; la victoire est sûre, plus sûre que si je m'appelais Ferdinand ou Nicolas, et que j'eusse derrière moi les soldats de l'Autriche et de la Russie... A l'heure où je vous parle, l'Irlande armée attend le signal de la guerre; le pays de Galles, prêt à se soulever, dissimule la vaste conspiration de ses paysans sous des mascarades grotesques, et fourbit ses armes, tandis qu'on le croit occupé à couvrir de caricatures les murailles neuves des barrières de Poetroi; Birmingham et les comtés manufacturiers s'agitent pour la charte du peuple. Il y a cinquante mille soldats qui n'attendent qu'un cri parti de Londres pour serrer leurs rangs et marcher. Autour de Londres, enfin, d'innombrables meetings ont proclamé aussi la charte du peuple, et ce nom nouveau de *chartistes* a fait trembler les ministres du roi dans le conseil... A Londres... ah ! c'est à Londres que

nous sommes forts !... Aujourd'hui même de fatales rumeurs ont épouvanté la bourse. L'Angleterre se croit menacée d'un second blocus continental. Il semble que l'esprit de Napoléon, perçant le marbre de sa tombe lointaine, ait traversé les mers pour souffler des pensées de haine et de guerre à tous les cabinets européens... On a peur, savez-vous ; le commerce se trouble ; les capitaux, ce sang des veines de l'Angleterre, vont cesser de couler ; le colosse va tomber en paralysie... Et c'est à ce moment même qu'une attaque formidable et soudaine va fondre sur lui... Tandis que la compagnie des Indes est meurtrie encore des coups sans nombre qui l'ont frappée, tandis qu'elle déplore la perte de ses comptoirs, de ses navires, et les cent millions annuels que le récent édit de l'empereur de la Chine contre l'opium va enlever de ses coffres, tandis qu'elle enrôle de nouveaux soldats pour soutenir les mille petites guerres que lui font, séparés ou unis, les rajahs spoliés de l'Indoustan, tandis qu'elle s'épuise, en un mot, à se défendre contre des attaques lointaines, la guerre et le pillage sont à ses portes...

— Et tout cela, c'est toi qui l'as fait ou qui le feras, n'est-ce pas, mon frère Fergus ? dit le laird,

— C'est moi, moi tout seul, répondit Rio-Santo dont le regard eut un vif éclair d'orgueil.

— Et nous, que faut-il faire ? demanda Bembo qui tremblait d'impatience et d'ardeur.

— Mon frère Fergus est bien fort ! reprit le laird avant que Rio-Santo pût répondre ; quand il parle, on obéit... N'ai-je pas oublié, parce qu'il m'a dit : « Oublie ! » ma haine contre le bourreau de ma sœur ?... Ah ! je suis content d'être venu ! »

Rio-Santo lui prit les mains et les serra entre les siennes.

« Merci, mon frère, dit-il avec émotion ; et moi aussi je suis heureux de toucher votre main à l'heure du danger, à vous que j'ai choisi entre tous pour épancher mon cœur et pour aimer. »

La main du laird trembla légèrement ; ses cicatrices se rougirent jusqu'à paraître sur le point de saigner.

Rio-Santo poursuivit :

« La Compagnie, c'est la moitié de l'Angleterre... L'autre moitié, les parties nobles de ce grand corps, le cœur et la tête, le gouvernement en un mot, sont minés avec la même énergie, seront frappés avec la même violence... En ce moment, les chambres du parlement sont

assemblées ; on s'y tait ; on craint d'apporter à la tribune de mortelles révélations ; whigs et torys , par un tacite accord , laissent de côté le dédale d'embarras et d'obstacles où ce qu'ils nomment la fatalité a poussé l'Angleterre... Ils ne disent pas que Papineau , l'illustre agitateur de l'Amérique du Nord , préside la chambre d'assemblée du bas Canada , et combat victorieusement leur domination sur une contrée aussi grande que l'Europe... Ils ne disent pas que les États-Unis menacent , et que de tous les points du globe à la fois s'élève une tempête qui s'avance , qui s'avance obscurcissant au loin l'horizon et couvrant déjà ce fier soleil de l'Angleterre , dont le sol tremble sous les pas de ses fils.

« Oh ! s'ils ne le disent pas , ils le savent. Il faudrait de la santé , de la jeunesse , de la séve pour résister à ces attaques du dehors , et tout est caduc , usé , vieilli. Le paupérisme , envénimé par le vice , étend partout sa large plaie. Point de travail. Des monceaux d'or et pas de pain...

« Au lieu de force , enfin , pour se roidir et faire face au péril , rien que faiblesse et apathie , produites par ce triple cancer : les pauvres , le chartisme , l'Irlande.

« Comme si Dieu eût voulu montrer au monde , par un exemple sensible , que les peuples sont comme les hommes , et que les débauches politiques ont , comme les orgies privées , le châtiement des lèpres honteuses.

« Eh bien ! c'est sur ce corps épuisé que vont tomber aujourd'hui nos coups... Nous sommes en force... Nous serions trop forts , sur ma parole , et je rougirais presque d'attaquer , si notre cause n'était pas aussi sainte , car nos soldats seront vingt contre un dans la mêlée... Comptez avec moi notre armée : Spitalfields a dû vomir , ce soir , dans Londres , ses milliers de tisserands audacieux , turbulents , irrités par la baisse récente des salaires ; Saint-Giles a ouvert ses bouges et jeté dehors ses innombrables hôtes , comme une inondation furieuse que nulle digue ne saurait retenir ; l'Irlande nous a envoyé dix mille soldats qui attendent mes ordres ; la *Famille* enfin , dont je me suis fait le chef pour diriger ses puissantes ressources contre l'ennemi , la *Famille* , dont les membres ne sauraient point se compter , servira mes desseins sans le savoir. Que dites-vous de mon armée ?

— Je dis qu'on croit vous deviner parfois , milord , répondit Bembo , comme ces enfants

qui n'ayant jamais vu la mer immense, agrandissent en tous sens l'étang de leur village et se disent : « La mer est ainsi ; » mais votre pensée reste toujours au-dessus de ce qu'on imagine, autant que l'Océan sans limites est au-dessus de l'étang élargi.

— C'est une vaste combinaison ! ajouta Randal d'un air pensif.

— Dieu me damne ! dit Waterfield, il n'y avait pas besoin de tout cela pour mettre à la raison quelques centaines de horse-guards, de life-guards et de grand coquins rouges, bleus ou blancs. »

Le laird releva doucement la tête.

« Oui, oui, murmura-t-il, mon frère Fergus fait tout ce qu'il veut... Il y a douze ans que Mac-Nab est mort et je ne l'ai pas encore vengé... Quand on peut arrêter la vengeance d'un homme sans le tuer, on est aussi fort que le destin... Mais la voix des rêves sait-elle mentir?... Il y a maintenant Mac-Nab et mes deux filles... Je suis content d'être venu. »

Ces dernières paroles se perdirent, indistinctes et confuses, dans le bruit du tisonnier frappant avec force les masses de coke enflammé qui rougissait la grille.

Nul n'y prit garde, si ce n'est peut-être Randal, qui regardait toujours Mac-Farlane d'un air inquiet et soupçonneux.

Rio-Santo, qui avait parlé jusqu'alors avec entraînement et chaleur, se recueillit un instant et reprit d'une voix calme :

« Voici maintenant, amis, quels seront vos postes de bataille : Ange, vous allez vous rendre sur-le-champ au coin de Saint-James-Street qui est en ce moment encombré de foule. Il y a là des hommes de la Famille en grand nombre et cinq cents Irlandais armés sous leurs habits. Les chefs ont un mouchoir autour de leur chapeau. Ils attendent leur commandant : vous vous ferez reconnaître avec le mot d'ordre qui est ERIN, puis vous attendrez, vous rapprochant le plus possible du palais du Buckingham, où est le roi.

— Et qu'attendrai-je ? demanda Bembo.

— Vous attendrez qu'un coup de canon vous donne le signal d'attaquer le palais de Sa Majesté.

— C'est bien, dit Bembo ; vous pouvez compter sur moi, milord.

— Vous, Paulus, poursuivit le marquis, vous allez vous rendre dans White-Hall et vous charger à la fois de l'amirauté, de la trésorerie et des

Horse-Guards... Vous trouverez là des chefs subalternes qui vous attendent, et les hommes ne vous manqueront pas.

— Le mot d'ordre est le même? dit Paulus.

— Le même, ainsi que le signal.

— Ma foi, O'Breane, ou, milord, si cela vous convient mieux, s'écria l'ancien tueur de bœufs, il faut vous dire que je me moque de la verte Irlande comme des antipodes, mais je ferai tout ce que vous voudrez... C'est une chose convenue.

— Vous, Randal, poursuivit encore Rio-Santo, vous aurez les deux chambres du parlement, et spécialement les ministres que vous ferez prisonniers. Smith et Falkstone, qui sont prévenus, cerneront les bureaux de la compagnie des Indes et Somerset-House. Les autres établissements du gouvernement auront affaire à nos Irlandais et à l'émeute.

— Et vous, milord? demanda Randal.

— Moi, répondit le marquis, je vous donnerai le signal avec les vieux canons de la Tour de Londres, où je sais les moyens de m'introduire.

— Ah!... murmura le laird qui écoutait, immobile et les yeux baissés.

— Vous, mon frère Angus, répliqua Rio-

Santo, vous me suivrez partout. Ce n'est pas en ce moment qu'il faut nous séparer.

— Je suis content, » dit le laird.

Rio-Santo regarda la pendule qui marquait huit heures et se leva.

« Il est temps de nous séparer, messieurs, reprit-il; au revoir, Ange, que Dieu vous protège, mon fils chéri! Au revoir, ami Randal, et vous mon brave Waterfield... j'espère que nous nous retrouverons bientôt.

— Puissiez-vous ne pas vous tromper, milord! murmura Bembo avec émotion. Je vous dis du fond du cœur que le moment où je vous reverrai sera l'un des plus beaux de ma vie. »

Il serra la main que lui tendait Rio-Santo. Randal et Paulus en firent autant et tous trois sortirent par la porte de derrière qui donnait sur Belgrave-Lane, afin de se rendre à leurs postes.

Angus et le marquis restèrent seuls.

Ce dernier passa sous ses habits une riche paire de pistolets et glissa dans son sein un court poignard à lame mate et brunâtre, historiée sur ses trois plans jusqu'à la moitié de sa longueur et profondément cannelée de là jusqu'à la pointe.

Tandis qu'il était ainsi occupé, le laird, pâle

et chancelant sur ses jambes, traversait le salon dans la direction de la fenêtre qu'il ouvrit.

« Est-ce que vous vous trouvez mal, Angus? » demanda Rio-Santo.

Le laird avait sur le front de grosses gouttes de sueur.

« Oui, mon frère O'Breane, balbutia-t-il; oh! oui... je me trouve mal... parce que je vous aime encore... je vous aime... si vous saviez comme je vous aime! »

Le laird se pressait la tête à deux mains et sa voix sanglotait.

« Mon Dieu! mon Dieu! reprit-il; la force me manque... Je ne veux pas aller avec vous... non!... La voix des rêves...

— Encore! interrompit le marquis avec un sourire; votre fièvre n'est-elle pas finie?...

— Ma fièvre! répéta Angus dont les yeux s'égarèrent; écoutez!... sais-je pourquoi je vous aime?... Tout à l'heure j'étais résolu... Maintenant... ah! mon frère, n'allez pas, je vous en prie, n'allez pas!... »

Rio-Santo se méprit. Il crut que cette terreur soudaine avait trait aux dangers inhérents à la lutte qu'il était sur le point d'engager.

« Fi! Mac-Farlane, dit-il; ce sont là des

crainces de femme... Si je meurs, ne mourrez-vous pas avec moi? »

Il s'avança vers la fenêtre et voulut prendre la main du laird. Celui-ci, en proie à une émotion insurmontable, se jeta dans ses bras en pleurant.

Les ombres noires s'agitèrent sur la neige, comme s'agitent des soldats rangés en bataille au commandement préparatoire de : « Garde à vous! »

LE POLITIQUE.

J. Journal quotidien.

Le *Politique* paraît tous les jours, avec un feuilleton de scientifique, artistique, anecdotique ou littéraire.

Il publie en outre, chaque dimanche, un volume broché d'environ 32 pages, reproduisant les nouveautés littéraires les plus piquantes.

Le prix d'abonnement est de 50 fr. par an à Bruxelles (58 fr. pour la province), pour les 52 volumes.

En souscrivant pour un an on peut ne payer l'abonnement qu'en trois fois, à raison de 16 fr. par trimestre.

Par trimestre, l'abonnement coûte 15 fr., 15 fr. en province, et donne droit à recevoir le journal et 13 vol.

On peut s'abonner au *Politique* sans livres, moyennant 10 fr. par an.

10 fr. par trimestre;

Plus : 2 fr. par trois mois pour le port en province.

On souscrit à Bruxelles, rue du Nord, n° 8; en province, chez les libraires et directeurs de poste, ou en adressant franco au directeur, à Bruxelles, un bon sur un des grandes villes du royaume, ou une remise sur la poste.